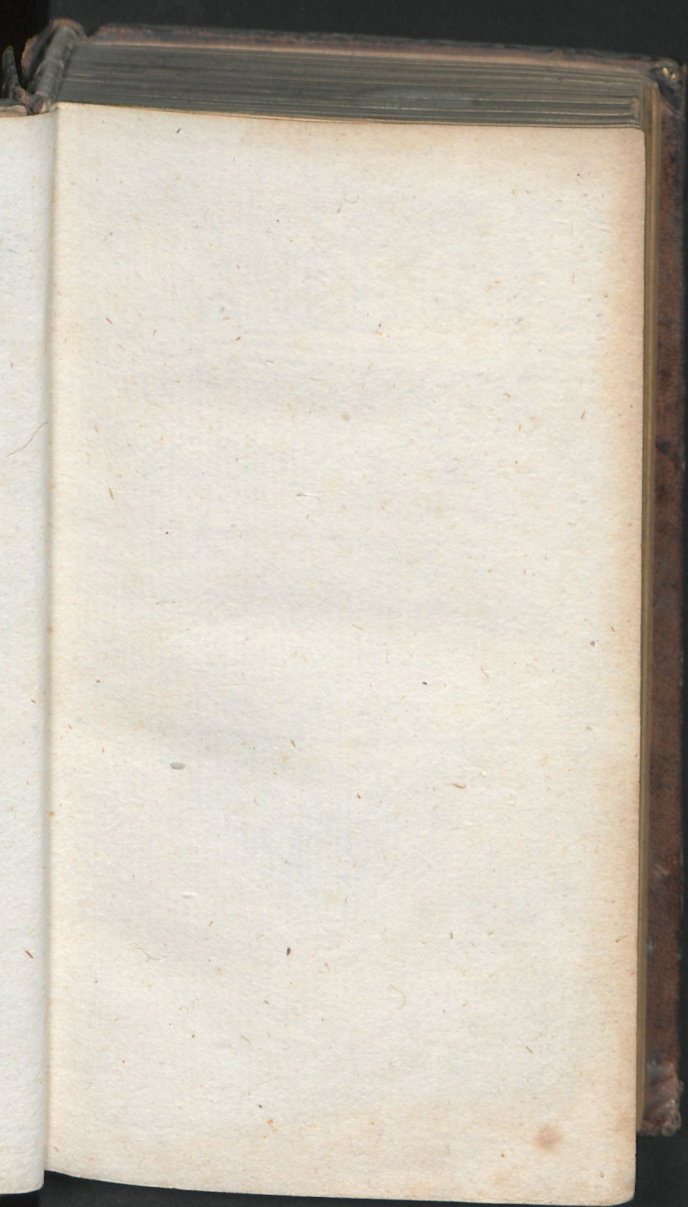


4211⁴
= d



OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur & des
Remarques Historiques & Critiques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG.

Chez ARKSTE'E & MERCIER.

MD CCLXV.

OEUVRES
DE
MOLIERE.
NOUVELLE EDITION.

Revisée par M. de Voltaire.
Avec de très-belles Figures en Taille-douce.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM ET A LONDRES
Chez ARISTE & MARSY.
MDCCLXX.

2 121

P I E C E S
C O N T E N U E S

dans ce Quatrième Tome.

MELICERTE PASTORALE HEROIQUE, en vers, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE COMIQUE, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*, à la suite de Mélicerte.

LE SICILIEN ou L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet en un Acte en prose, représentée dans le *Ballet des Muses*, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

LE TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 5 Août 1667, & depuis, sans interruption, le 5 Février 1669.

AMPHITRION, Comédie en trois

PIECES CONTENUES

Actes en vers, avec un Prologue, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

L'AVARE, Comédie en cinq Actes en prose, représentée sur le théâtre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

LE SICILIEN ou L'AMOUR
PEINTRE, Comédie Pastorale en un
Acte en prose, représentée dans le Sa-
lon du Palais, à Saint Germain en La-
ye, au mois de Janvier 1667. & à Pa-
ris, sur le théâtre du Palais Royal, le
10 Juin de la même année.

LE TARTUFFE, ou L'IMPOS-
TEUR, Comédie en cinq Actes en
vers, représentée à Paris sur le théâtre
du Palais Royal, le 2 Août 1667. &
depuis, sans interruption, le 2 Février
1699.

AMPHITRION, Comédie en trois

ME-

MÉLICERTE,
PASTORALE HEROÏQUE.

Tome IV.

A

A C T E U R S.

MELICERTE, bergere.

DAPHNE', bergere.

EROXENE, bergere.

MIRTIŁ, amant de Mécicerte.

ACANTE, amant de Daphné.

TIRENE, amant d'Eroxene.

LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtıl.

CORINE, confidente de Mécicerte.

NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, crû oncle de Mécicerte.

La scène est en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.



MÉLICERTE.

J. Bunt delin. et fecit, 1732.

MELICERTE,

PASTORALE HEROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE', EROXENE, ACANTE
TIRENE.

ACANTE.

AH! Charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène,

DAPHNE'.

Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me sui point, Tirene.

ACANTE à Daphné.

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE à Eroxène.

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE' à Acante.

Tu me plais loin de moi.

EROXENE à Tirène.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

A 2

MELICERTE,

DAPHNE'.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNE'.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux.

Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligée Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sçache d'où, pour moi, procède tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE', EROXENE.

EROXENE.

Acante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNE'.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes?

PASTORALE HEROIQUE.

5

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNE.

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNE.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton désir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'engarde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et, payer ton secret en pareille monnoye.
J'ai, de la main aussi de ce Peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux.
Si plein de tous ses traits & de sa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi.
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il est vray, l'une à l'autre entièrement ressemble;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNE.

Faisons en même tems, par un peu de couleurs,
Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.

E R O X E N E.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

D A P H N E'.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;
Au-lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

E R O X E N E.

Il est vrai; je ne sçais comme j'ai fait la chose.

D A P H N E'.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

E R O X E N E.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même chose que moi.

D A P H N E'.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.
E R O X E N E *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

D A P H N E'.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

E R O X E N E.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

D A P H N E'.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

E R O X E N E.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

D A P H N E'.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

E R O X E N E.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

D A P H N E'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire

Les soins que, pour son sort, son mérite m'inspire.

E R O X E N E.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

PASTORALE HEROIQUE. 7

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

DAPHNE'.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphé en l'aimant qui ne se tint heureuse ;
Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNE'.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître ;
Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

DAPHNE'.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du sein, arracher cet amour.
Nos âmes, dans leurs vœux, sont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;
Et puisqu'en même tems, pour le même sujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage ;
Et courons nous ouvrir ensemble à Licaris,
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte ;
Et sa taille, son air, sa parole & ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux ;
Mais enfin, j'y souscris, courons trouver ce pere ;
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère,
Et consentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par son choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit. Je vois Licaris avec Mopsé & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre ;

A 4.

8 MELICERTE,

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE à *Licarsis*.

Di-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! Que vous me pressiez!

Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de sortes façons, & que de badinage!

Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,

Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.

Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,

Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,

Et me dites chacun quel don vous me ferez,

Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

MOPSE.

La peste soit du fat! Laissons-le là, Nicandre,

Il brule de parler, bien plus que nous d'entendre.

Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger;

Et, ne l'écouter pas, est le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire,

PASTORALE HEROIQUE.

L I C A R S I S.

Quoi ? vous ne voulez pas m'entendre ?

N I C A N D R E.

Non.

L I C A R S I S.

Je ne dirai donc mot, & vous ne sçavez rien.

Hé bien,

Soit.

M O P S E.

L I C A R S I S.

Vous ne sçavez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ;
Qu'à l'aïse je l'y vis avec toute sa cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vûe,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

N I C A N D R E.

Nous n'avons pas envie aussi de rien sçavoir.

L I C A R S I S.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.
Ce ne sont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sort brillans & parés comme au jour d'une fête ;
Ils surprennent la vûe ; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et, d'une stade loin, il sent son grand Monarque.
Dans toute sa personne, il a je ne sçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui confusions plaisantes ;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de si beau sous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle, est une gueniserie.
Mais, puisque, sur le fier, vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul.*C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacun un époux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupi-
rent.

DAPHNE'.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs;
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

PASTORALE HEROIQUE. II

L I C A R S I S.

Nymphes...

D A P H N E'.

Pour ce bien seul, nous pousseons des soupirs.

L I C A R S I S.

Je suis...

E R O X E N E.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

D A P H N E'.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

L I C A R S I S.

Pourquoi?

E R O X E N E.

La bienséance y semble un peu blessée.

L I C A R S I S.

Ah! Point.

D A P H N E'.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.

L I C A R S I S.

Je....

E R O X E N E.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

L I C A R S I S.

C'est blesser ma pudeur que me flater ainsi.

E R O X E N E.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

D A P H N E'.

Enfin, tout notre bien est en votre puissance.

E R O X E N E.

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

D A P H N E'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés?

L I C A R S I S.

Ah!

E R O X E N E.

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejetés?

A 6

MELICERTE,

LICARSIS.

Non, j'ai reçu du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; & je me sens, comme elle,
Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNE.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zèle.

EROXENE.

Et souffrez que son choix régle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil?

DAPHNE.

Oui. C'est Mirtil que, de vous, nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LICARSIS.

Je ne sçais; mais Mirtil n'est guères dans un âge.
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux;
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme, par son esprit & ses autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flâme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LICARSIS.

Il est vray qu'à son âge il surprend quelquefois;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

PASTORALE HEROIQUE.

DAPHNE.

13

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte,
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer; & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.

Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance,
Mais, pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense
Et les petits desirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNE.

Enfin, nous désirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher sa fortune à notre destinée.

EROXENE.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur,

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sçauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre; & ce m'est trop de gloire,
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute,
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.
C'est toujours même sang, & presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;
Et voilà ses amours & son attachement.



SCÈNE V.

ÉROXENE, DAPHNE & LICARSIS
dans le fond du théâtre, MIRTIL.

MIRTIL *se croyant seul, & tenant un moineau
dans une cage.*

Innocente petite bête,
Qui! contre ce qui vous arrête,
Vous débattiez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaiguez point la perte;
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;
Et, de vous mettre en son sein.

Elle vous fera la grace,
Est-il un fort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laissons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisse des deux.

MIRTIL.

Ces Nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux, tu peux en choisir une
Voi quel est ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bonheur;
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive; & que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

PASTORALE HEROIQUE 15

EROXENE.

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et, de vos qualités, les merveilles écloses,
Font que nous renverfons ici l'ordre des choses.

DAPHNE'.

Nous vous laissons, Mirtil, pour l'avis le meilleur
Consulter, sur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend;
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés, il faut que je m'oppose,
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop
bas.

EROXENE.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire;
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNE'.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente;
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Egales en naissance & rares qualités?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable;
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au-lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;

16 MELICERTE,

Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc ! Qu'est ceci ? Qui l'eût pu présumer ?
Et sçavez-vous, morveux, ce que c'est qued'aimer ?

MIRTI L.

Sans sçavoir ce que c'est, mon cœur a sçu le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'est pas nécessaire.

MIRTI L.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéissance.

MIRTI L.

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LICARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTI L.

Que n'empêchiez-vous donc quel'on pût le charmer ?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continue.

MIRTI L.

La-défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LICARSIS.

Quoi ! Les peres n'ont pas des droits supérieurs ?

MIRTI L.

Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les
cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux, ... Paix, petit sot. Cette philosophie
Me....

DAPHNE.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.

PASTORALE HEROIQUE. 17

Ah, ah! Je vous ferai sentir que je suis pere.

DAPHNE.

Traisons, de grace, ici les choses sans colere.

EROXENE.

Peut-on sçavoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait son amant?

MIRTIL.

Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ses qualités aux nôtres?

DAPHNE.

Le choix d'elle & de nous est assez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal.

Daignez considérer, de grace, que je l'aime,

Et ne me jetez point dans un désordre extrême.

Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attrait,

Elle n'a point de part au crime que je fais;

C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.

Il est vray, d'elle à vous, je sçais la différence;

Mais, par sa destinée, on se trouve enchaîné,

Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné

Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable;

Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.

Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,

Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.

Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre.

Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;

Et, pour me dérober à de semblables coups,

Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?

Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.

Ne vous effrayez point de tous ces vains transports,

Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour
corps.

Fin du premier Acte.

18 MELICERTE,
ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

Ah! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle;
Et c'est de Licarfis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont scû toucher d'amour Eroxène & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main?
Ah! Que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche!

CORINE.

Mais quoi? Que voulez-vous? C'est-là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarfis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup
lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

PASTORALE HEROIQUE. 19

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Après d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINE.

Mais quoi! Je vous répons, & dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah! Tu me fais mourir par ton indifférence.

Mais, dis, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne sçais.

MELICERTE.

Et c'est-là ce qu'il falloit sçavoir,

Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne sçais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en, laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MELICERTE seule.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Bélise avoit sçu trop bien m'en informer,
Cette charmante mere, avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée,
Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs,
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue;
Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vûe,

Qu'il jouoit avec moi , qu'il me rendoit des soins
 Je vous disois toujours de vous y plaire moins.
 Vous ne me crûtes point ; & votre complaisance
 Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,
 Dans ce naissant amour qui flatoit vos desirs ,
 Vous ne vous figuriez que joye & que plaisirs ;
 Cependant vous voyez la cruelle disgrâce,
 Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
 Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
 Ah , mon cœur ! Ah , mon cœur ! Je vous l'avois
 bien dit.

Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
 Voici ..

S C E N E III.

MIRTI L, MELICERTE.

MIRTI L.

J'ai fait tantôt, charmante Mélécerte,
 Un petit prisonnier que je garde pour vous,
 Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
 C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
 Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
 Le présent n'est pas grand; mais les Divinités
 Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
 C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
 Des présens que... Mais, Ciel! D'où vient cette
 tristesse?

Qu'avez-vous, Mélécerte, & quel sombre chagrin
 Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
 Vous ne répondez point? Et ce morne silence
 Redouble encor ma peine & mon impatience.
 Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?
 Qu'est-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MIRTI L.

Ce n'est rien, dites-vous?

Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
 Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?

PASTORALE HEROIQUE. 21

Ah! Ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

M E L I C E R T E.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

M I R T I L.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

M E L I C E R T E.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai sçu que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse,
De n'avoir pû, Mirtil, le sçavoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la glorieuse loi.
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

M I R T I L.

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puisse accepter une autre main offerte?
Hé! Que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas!
Si vous êtes si prête à ne le croire pas!

M E L I C E R T E.

Je pourrais moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient, de part & d'autre, égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer;
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

M I R T I L.

Ah! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout;
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.

Je vous aime, il suffit; &, dans votre personne,
 Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre, couronne;
 Et, des Rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,
 Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
 C'est une vérité toute sincère & pure.
 Et, pouvoir en douter, est me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
 Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés,
 Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
 Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'el-
 les;

Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,
 Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
 Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
 Pour préférer à tout une simple bergère.

MIRTIL.

Non, chere Mélicerte, il n'est pere ni Dieux
 Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
 Et toujours de mes vœux, reine comme vous êtes....

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
 N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
 Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
 Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
 Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

MIRTIL.

Quoi! Faut-il des sermens appeler le secours,
 Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
 Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
 Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes,
 Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
 Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
 Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
 Recevez-en ici la foi que je vous donne;
 Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
 Sur cette belle main, en signe le serment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil; levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Est-il rien.... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

S C E N E IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel sort fâcheux !

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous sçavez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce sçavant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là ?
Et vous, qui lui donnez de si douce manière
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs ?

MIRTIL.

Ah ! Quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés....

MIRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage ;
Mais je sçaurai, sur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le Ciel que, si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein, vous chercher un supplice ;
Et, par mon sang versé, lui marquer, promptement,
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre,

Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer.
 Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
 Et, pour vous arracher toute injuste créance,
 Je vous promets ici d'éviter sa présence,
 De faire place au choix où vous vous résoudrez,
 Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez,

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

Hé bien, vous triomphez avec cette retraite,
 Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle fouhaite;
 Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
 Que vous ferez trompé dans ce que vous pensez;
 Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance
 Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LICARSIS.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
 Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage.
 Pour rentrer au devoir, je change de langage;
 Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
 Et par tout ce qui peut vous être précieux,
 De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
 Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
 Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
 Le jour est un présent que j'ai reçu de vous;
 Mais de quoi vous ferai-je aujourd'hui redevable;
 Si vous me l'allez rendre, hélas, insupportable?
 Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
 Sans ses divins appas, rien ne m'est précieux,
 Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie;
 Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
 Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendart.

Quel

PASTORALE HEROIQUE. 25

Que l'amour, quels transports, quels discours pour
son âge!
J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

MIRTIL *se jettant aux genoux de Licarsis.*
Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LICARSIS *à part.*
Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.
Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon dessein donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.
Lève-toi.

MIRTIL.
Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.
Oui.

MIRTIL.
J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs!

LICARSIS.
Oui.

MIRTIL.
Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
À me donner sa main?

LICARSIS.
Oui; lève-toi, te dis-je.

MIRTIL.
O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.
Ah! Que pour ses enfans une pere a de foiblesse!

Peut-on rien refuser à leurs vœux de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

Tome IV. B

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée ?

Non.

Me permettez-vous de vous défobéir.
Si de ces sentimens on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

Oui. Ah ! Nature, nature !
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce & toi vous vous portez.

Ah ! Que ne dois-je point à vos rares bontés !

[*seul.*]

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mécicerte !
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

S C E N E . VI.

A C A N T E , T I R E N E , M I R T I L .

A C A N T E .

Ah ! Mirtil, vous avez du Ciel reçu des charmes,
Qui nous ont préparé des matières de larmes,
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons, nous enlève les cœurs.

T I R E N E .

Peut-on sçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles ?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

A C A N T E .

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

PASTORALE HEROIQUE.

27

T I R E N E.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout-d'un-coup, que traîner si long-tems.

M I R T I L.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre âme,
La belle Mélicerte a captivé mon âme.
Auprès de cet objet, mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;
Et, si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous
plaindre.

A C A N T E.

Ah! Mirtil, se peut-il que deux tristes amans...

T I R E N E.

Est-il vray que le Ciel sensible à nos tourmens....

M I R T I L.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me fais excusé de ce choix plein de gloire,
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

A C A N T E à Tirène.

Ah! Que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

T I R E N E à Acante.

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

S C E N E VII.

N I C A N D R E , M I R T I L , A C A N T E
T I R E N E.

N I C A N D R E.

Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

M I R T I L.

Comment?

N I C A N D R E.

En diligence, elle est par-tout cherchée,

B 2

MIRTI L.

Et pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté;
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MIRTI L.

O Ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidens grands & mystérieux,
Oui, le Roy vient chercher Mélicerte ceslieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere..
Mais je suis chargé de la chercher par-tout,
Vous sçavez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTI L.

Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre.

A CANT E.

Saïvons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.

MELICERTE, PASTORALE HEROÏQUE,

*Représentée à Saint Germain en Laye pour
le Roi au Ballet des Muses, en Décem-
bre 1666.*

MOLIERE n'a jamais fait que deux Actes de cette Comédie; le Roi se contenta de ces deux Actes dans la Fête du Ballet des Muses. Le Public n'a point regretté que l'Auteur ait négligé de finir cet Ouvrage: il est dans un genre qui n'étoit point celui de Molière, quelque peine qu'il y eût prise. Les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux actes defaits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisième entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2. Décembre 1666. dans le château de Saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espèce d'impromptu mêlé de scènes récitées, & de scènes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet.

Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Molière, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités.

Comme cette dernière pièce n'a jamais été imprimée dans le recueil des Oeuvres de Molière, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complète, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scènes, avec les paroles qui se chantoient.



PASTORALE
COMIQUE.

A C T E U R S.

A C T E U R S D E L A P A S T O R A L E.

IRIS, bergère.

LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas amant
d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filène.

UN BERGER.

A C T E U R S D U B A L L E T.

MAGICIENS, danfans.

MAGICIENS, chantans.

DEMONS, danfans.

PAYSANS.

UNE EGYPTIENNE, chantante & danfante.

EGYPTIENS, danfans.

*La Scene est en Theffalie, dans un hameau de
la vallée de Tempé.*

PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS chantans & dansans;
DEMONS.

PREMIERE ENTREE DE BALLET.

[Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six démons qui se joignent à eux. Trois magiciens sortent aussi de dessous terre.]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DÉESSE des appas,
Ne nous refuse pas

La grace qu'implorent nos bouches,
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches.
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN seul.

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus malfaits,
Répand, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce museau rond tout frais.

B 5

PASTORALE COMIQUE.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas,

Ne nous refuse pas

La grace qu'implorent nos bouches.

Nous t'en prions par tes rubans,

Par tes boucles de diamans,

Ton rouge, ta poudre, tes mouches,

Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTREE DE BALLET.

[Les six démons dansans habitent Lycas d'une manière ridicule & bizarre.]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il est beau,

Le jeune homme!

Ah! Qu'il est beau! Ah! Qu'il est beau!

Qu'il va faire mourir de belles!

Auprès de lui, les plus cruelles

Ne pourront tenir dans leur peau,

Ah! Qu'il est beau.

Le jeune homme!

Ah! Qu'il est beau! Ah! Qu'il est beau!

Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTREE DE BALLET.

[Les magiciens & les démons continuent leurs danses, tandis que les trois magiciens chantans continuent à se moquer de Lycas.]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il est joli,

Gentil, poli!

Qu'il est joli! Qu'il est joli!

Est-il des yeux qu'il ne ravisse!

Il passe en beauté feu Nacisse,

Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli,

Gentil, poli!

Qu'il est joli! Qu'il est joli!

Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens dansans disparaissent.]

PASTORALE COMIQUE. 35

S C E N E III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante:*

Païssez, cheres brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer,
Mais, si vous désirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filène.*

[Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse,
prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Fi-
lène l'entende.]

FILENE *à Lycas.*

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce toi,
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi,

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon âme;

Et qui pour elle aura

Le moindre brin de flamme,

Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,

Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,

Si tu nommes jamais ma belle,

Ce que je dis, je le ferai.

Je t'étranglerai, mangerai,

36 PASTORALE COMIQUE.

Il suffit que j'en ai juré ;
Quand les Dieux prendroient ta querelle ;
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

*Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de
Filène.*

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILÈNE, LYCAS.

FILÈNE chante.

Arrête, malheureux,
Tourne, tourne visage ;
Et voyons qui de deux
Obtiendra l'avantage.

PASTORALE COMIQUE. 37

LYCAS.

[*Lycas hésite à se battre.*]

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les paysans viennent pour séparer Filène & Lycas.*]

IV. ENTREE DE BALLET.

[*Les paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux pasteurs, & dansent en se battant.*]

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE;
PAYSANS.

[*Coridon, par ses discours, trouye moyen d'appaiser la querelle des paysans.*]

V. ENTREE DE BALLET.

[*Les paysans réconciliés dansent ensemble.*]

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

38 PASTORALE COMIQUE.

S C E N E XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filène, amans de la bergère, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE à Iris,

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

[*La bergère décide en faveur de Coridon.*]

S C E N E XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE chante.

Hélas! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O Ciel!

LYCAS chante.

O sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de persévérance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

PASTORALE COMIQUE. 39

LYC A S.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYC A S.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour?

Ah! Cruelle.

LYC A S.

Cœur dur.

FILENE.

Tigresse.

LYC A S.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYC A S.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYC A S.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?

Il te faut contenter.

LYC A S.

Il te faut obéir.

FILENE tirant son javelot.

Mourons, Lycas.

LYC A S tirant son javelot.

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYC A S.

Pouffe.

FILENE.

Ferme.

LYC A S.

Courage.

40 PASTORALE COMIQUE.

F I L E N E.

Allons, va le premier.

L Y C A S.

Non, je veux marcher le dernier.

F I L E N E.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble.

Allons, partons ensemble.

S C E N E X I V.

U N B E R G E R , L Y C A S , F I L E N E.

L E B E R G E R *chante.*

Ah! Quelle folie,

De quitter la vie

Pour une beauté,

Dont on est rebuté!

On peut, pour un objet aimable,

Dont le cœur nous est favorable,

Vouloir perdre la clarté;

Mais quitter la vie

Pour une beauté,

Dont on est rebuté,

Ah! Quelle folie!

S C E N E D E R N I E R E.

U N E E G Y P T I E N N E , E G Y P T I E N S
dansans.

L' E G Y P T I E N N E.

D'un pauvre cœur,

Soulagez le martyre;

D'un pauvre cœur,

Soulagez la douleur.

J'ai beau vous dire

Ma vive ardeur,

PASTORALE COMIQUE. 41

Je vous vois rire
De ma langueur;
Ah! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyr;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTREE DE BALLET

[Dixze égyptiens, dont quatre jonent de la guit-
tare, quatre des castagnettes, quatre des gnaca-
res, dansent avec l'égyptienne, aux chansons qu'elle
le chante.]

L'ÉGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Ufons bien des momens précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne sçaurions, vous & moi, faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un & l'autre empressés;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

F I N.



NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT
chantoient & dansoient dans la Pastorale.

Eris, Mademoiselle de Brie.

Lycas, le Sieur Molier.

Filene, le Sieur Estival.

Coridon, le Sieur la Grange.

Un Berger, le Sieur Blondel.

Un Pâtre, le Sieur Châteauneuf.

Magiciens dansans, les Sieurs la Pierre, Favier.

Magiciens chantans, les Sieurs le Gros, Don, Gaye.

Démons dansans, les Sieurs Chicanneau, Bonard,
Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.

Payfans, les Sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la
Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.

Egyptienne dansante & chantante, le Sieur Noblez
l'ainé.

Egyptiens dansans.

Quatre jouans de la guitare, les Sieurs Lullé, Beau-
champ, Chicanneau, Vaignart.

Quatre jouans des Castagnettes, les Sieurs Favier,
Bonard, Saint André, Arnald.

Quatre jouans des gnacares, les Sieurs la Mare, des
Airs second, du Feu, Pesan.



LE SICILIEN,
OU
L'AMOUR
PEINTRE,
COMÉDIE-BALLET.

A C T E U R S.

ACTEURS DE LA COMEDIE:

DOM PE'DRE, gentilhomme Sicilien.
ADRASTE, gentilhomme François, amant
l'Isidore.
ISIDORE, Grecque, esclave de Dom Pédre.
ZAIDE, sœur d'Adrasfe.
UN SENATEUR.
HALI, Turc, esclave d'Adrasfe:
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.
ESCLAVE chantant:
ESCLAVES danfans.
MAURES & MAURESQUES danfans.

La Scene est à Messine, dans une place publique.



LE SICILIEN,
O U
L'AMOUR PEINTRE,
COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

Il fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sorte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui.



46 LE SICILIEN,

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS
portant chacun un flambeau, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit- ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte, & la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sçavoir d'une belle; si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sçais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre?

COMEDIE-BALLET. 47

H A L I.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

A D R A S T E.

As-tu-là tes musiciens.

H A L I.

Oui.

A D R A S T E.

Fai les approcher. [*scnl.*] Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligerait point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

S C E N E IV.

A D R A S T E, H A L I, M U S I C I E N S.

H A L I.

Les voici. Que chanteront-ils?

A D R A S T E.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

H A L I.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

A D R A S T E.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

H A L I.

Ah! Monsieur, c'est du beau bécare.

A D R A S T E.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

H A L I.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous sçavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

A D R A S T E.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de pas-

48 LE SICILIEN,

flonné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

H A L I.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

A D R A S T E.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

H A L I.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

A D R A S T E.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

FRAGMENT DE COMEDIE,

*Chanté & accompagné par les musiciens
qu'Hali a amenés.*

SCENE PREMIERE.

P H I L E N E , T I R C I S.

I. MUSICIEN *représentant Philène.*

*Si, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous sçaurez l'excès de mes peines secretes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en sçerez touchés.*

II, M U -

COMEDIE-BALLET.

49

II. MUSICIEN *représentant Tircis.*

*Les oiseaux réjoins, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;*

Et moi, j'y recommence

Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.

Ah! Mon cher Philène.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!

*Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer;
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?*

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *représentant un pâtre.*

*P*auvres amans, quelle erreur

D'adorer des inhumaines!

Jamais les ames bien saines

Ne se payent de rigueur;

Et les faveurs sont les chaînes

Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,

Après de qui je m'empresse;

A leur vouer ma tendresse,

Je mets mon plus doux souci;

Mais, lorsque l'on est tigresse,

Ma foi, je suis tigre aussi.

Tome IV.

C

50 LE SICILINE

PHILENE ET TIRCISE ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi.

HALI.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vite, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE IV.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; & sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien!

HALI.

Non.

[D. Pédre est derrière eux qui les écoute.]

ADRASTE.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable Pût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! Si nous le te-

COMEDIE-BALLET. 51

nions ici, que je prendrois de joye à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

A D R A S T E.

Si faut-il bien pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé, pour en avoir le démenti; &c, quand j'y devrois employer...

H A L I.

Monsieur, je ne sçais pas ce que cela veut dire; mais la porte est ouverte; &c, si vous le voulez, j'entrerais doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[D. Pédre se retire sur sa porte.]

A D R A S T E.

Oui, fai; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût-au-Ciel, que ce fût la charmante Isidore!

D. P E D R E donnant un soufflet à Hali.

Qui va là?

H A L I rendant le soufflet à D. Pédre.

Ami.

D. P E D R E.

Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons; promptement, mon épée, ma rondache, ma halebardé, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vîte, dépêchez, Allons, tue, point de quartier.

S C E N E V.

A D R A S T E, H A L I.

A D R A S T E.

Je n'entends remuer personne. Hali, Hali.

H A L I caché dans un coin.

Monsieur.

C 2

52 LE SICILIEN,

ADRASTE.

Où donc te cache-tu ?

HALI.

Ces gens font-ils sortis ?

ADRASTE.

Non. Personne ne bouge.

H. A L I sortant d'où il étoit caché.

S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE.

Quoi ! Tous nos soins seront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins ?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne fera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens qu'on a pour elle, & sçavoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sçais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me

COMEDIE-BALLET. 53

semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'est guères pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû se passer, je crois, de ma présence; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'affûrer un peu contre les soins des surveillans; & cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vray. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous sçavez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas, mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent se soin?

ISIDORE.

Assûrément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, & l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur, des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sçais pas pourquoi cela; & si j'ai moi quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! Jaloux de ces choses-là?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, & si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

COMEDIE-BALLET. 55

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise ? Vous prenez un mauvais parti, & la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; & l'on ne tarde guères à profiter du chagrin, & de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; & il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie, de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur défobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à D. Pédre.

D. PEDRE.

T Réve aux cérémonies, que voulez-vous ?

HALI se mettant entre D. Pédre & Isidore.

[Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pédre; & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.]

Signor (avec la permission de la signore) je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

[D. Pédre se met entre Hali & Isidore.]

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique & de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; & comme je sçais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

COMEDIE-BALLET. 57

H A L I.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est
du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

S C E N E V I I I.

D. P E D R E, I S I D O R E, H A L I
E S C L A V E S T U R C S.

U N E S C L A V E *chantant, à Isidore.*

*D'*UN cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle;
Mais, d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

[à Dom Pédre.]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar marina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

P R E M I E R E E N T R E E D E B A L L E T.

[Danse des esclaves.]

L' E S C L A V E *à Isidore.*

C'est un supplice, à tous coups.
Sous qui cet amant expire;
Mais, si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyr.

C

*Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bien-tôt se rire
De tous les soins du jaloux.*

[à Dom Pédre.]

Chiribirida ouch alla;

Star bon turca,

Non aver danara

Ti voler comprara,

Mi servir à ti,

Se pagar per mi.

Far bona coucina,

Mi levar matina,

Far boller caldara;

Parlara, parlara,

Ti voler comprara.

II. ENTREE DE BALLET.

[Les esclaves recommencent leurs danses.]

D. PEDRE chante.

Sçavez-vous, mes drôles,

Que cette chanson

Sent, pour vos épaules,

Les coups de bâton?

Chiribirida ouch alla,

Mi ti non comprara,

Ma ti bastonara,

Si, si non andara,

Andara, andara,

O ti bastonara.

[à Isidore.]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici,
j'ai changé de pensée; & puis, le tems se couvre

[à Hali qui paroît encore.]

un peu. Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

H A L I.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point
de plus grand désir que de lui montrer son amour;
& si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

COMEDIE-BALLET. 59

H A L I.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. P E D R E.

Comment, coquin?...

H A L I.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. P E D R E.

Si je prends...

H A L I.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré; elle sera à nous.

D. P E D R E.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

H A L I.

C'est nous qui vous attraperons. Elle fera notre femme, la chose est résolue.

[*seul.*]

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

S C E N E IX.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

A D R A S T E.

Hé bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

H A L I.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

A D R A S T E.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne; & comme il est, depuis longtemps, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoye à sa place, avec un petit

mot de lettre pour me faire accepter. Tu sçais que, de tout tems, je me suis plu à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sçache rien faire; ainsi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; &, pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une esclave, un stratagème prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

H A L I.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

A D R A S T E.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

H A L I.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

A D R A S T E *seul*.

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCÈNE X.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison?

A D R A S T E.
J'y cherche le seigneur D. Pédre.

D. PEDRE.
Vous l'avez devant vous.

A D R A S T E.
Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre?

COMEDIE-BALLET. 61

D. PEDRE.

*J*e vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, sur-tout, de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenserait; & qui ne fait les choses que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur françois, c'est une grande grace que vous me voulez faire; & je vous suis fort obligé.

A D R A S T E.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

S C E N E X I.

ISIDORE, D. PEDRE, A D R A S T E,
D E U X L A Q U A I S

D. PEDRE à Isidore.

*V*oici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. [*à Adraste qui embrasse Isidore, en la saluant.*] Holà, seigneur françois, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

A D R A S T E.

C'est la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France est bonne pour vos fem-

62 LE SICILIEN,

mes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me surprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en sçaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les graces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoique vous en disiez, ne....

D. PEDRE.

Finissons cela, & de grace. Laissons les complimens, & songeons au portrait.

ADRASTE aux laquais.

Allons, apportez tout.

[On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Isidore.]

ISIDORE à Adrasse.

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûes favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *s'asseyant.*

Suis-je bien ainsi?

A D R A S T E *assis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert.

[*Il découvre un peu plus sa gorge.*]

Bon, là. Un peu davantage; encore tant soit peu.

D. P E D R E *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut,

A D R A S T E.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. [*La faisant tourner un peu de vers lui.*] Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. P E D R E.

Fort bien.

A D R A S T E.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur-tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

A D R A S T E.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. P É D R E.

Le nez me semble un peu gros.

A D R A S T E.

J'ai lû, je ne sçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, & qu'il en devint, la peignant, si éperduement amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux [*à D. Pédre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Appelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

I S I D O R E à D. Pédre.

Tout cela sent la nation, & toujours Messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par tout.

A D R A S T E.

On ne se trompe guères à ces sortes de choses, & vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de si beau que ce que je vois maintenant, & que...

D. P É D R E.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

A D R A S T E.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gayeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

S C E.

COMEDIE-BALLET. 65

SCENE XII.

H A L I *vêtu en Espagnol*, D. P E D R E,
A D R A S T E, I S I D O R E.

D. P E D R E.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

H A L I à D. *Pédro*.

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. P E D R E.

Non, Seigneur.

H A L I.

Je suis D. Gilles d'Avalos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. P E D R E.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

H A L I.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grâce, que nous nous tirions à l'écart.

D. P E D R E.

Nous voilà assez loin.

A D R A S T E à Dom *Pédro*, qui le surprend parlant bas à *Isidore*.

J'observois de près la couleur de ses yeux.

H A L I tirant Dom *Pédro* pour l'éloigner d'*Adraste* & d'*Isidore*.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous sçavez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur, & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. P E D R E.

Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

66 LE SICILIEN,

H A L I.

Parlons bas, s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adrasle.*]

ADRASTE aux genoux d'Isidore, pendant que
Dom Pédre & Hali parlent bas ensemble.

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

I S I D O R E.

Je ne sçais si vous dites vray ; mais vous persuadez.

A D R A S T E.

Mais, vous persuadai-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?

I S I D O R E.

Je ne crains que d'en trop avoir.

A D R A S T E.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore ; au dessein que je vous ai dit ?

I S I D O R E.

Je ne puis encore vous le dire.

A D R A S T E.

Qu'attendez-vous pour cela ?

I S I D O R E.

A me résoudre.

A D R A S T E.

Ah ! Quand on aime bien, on se résout bientôt.

I S I D O R E.

Hé bien, allez, oui, j'y consens.

A D R A S T E.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

I S I D O R E.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le tems ?

COMEDIE-BALLET. 67

D. PEDRE à *Hali*.

Voilà mon sentiment, & je vous baise les mains.

H A L I.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

A D R A S T E à *Isidore*.

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

[à D. Pédre appercevant Adrasie, qui parle de près à Isidore.]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

[à D. Pédre qui veut voir le portrait.]

Non, ne regardez rien encore; faites serrer ce-

[à Isidore.]

la, je vous prie; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un esprit gay, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

I S I D O R E.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIII.

D. PEDRE, I S I D O R E.

I S I D O R E.

Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'éman-

68 LE SICILIEN,

cipent un peu trop , & s'attachent , en étourdis , à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçavent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaisent aux dames , ils déplaisent fort aux messieurs ; & l'on n'est point bien aise de voir , sous sa moustache , cajoler hardiment sa femme , ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

S C E N E XIV.

Z A I D E , D. P E D R E , I S I D O R E .

Z A I D E .

Ah ! Seigneur Cavalier , sauvez-moi , s'il vous plaît , des mains d'un mari furieux , dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable , & passe , dans ses mouvemens , tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée ; & , pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert , il a mis l'épée à la main , & m'a réduite à me jeter chez vous , pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grace , seigneur Cavalier , sauvez-moi de sa fureur ,

D. PEDRE à Zaiïle lui montrant Isidore.
Entrez là dedans , avec elle ; & n'appréhendez rien.

S C E N E XV.

A D R A S T E , D. P E D R E .

D. P E D R E .

Hé quoi ! Seigneur , c'est vous ? Tant de jalousie pour un françois ! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

A D R A S T E.

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; &c, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable, pour blâmer mon repentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. P E D R E.

Ah! De grace, arrêtez. L'offense est trop petite, pour un courroux si grand.

A D R A S T E.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; &c, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorsqu'il est défendu.

D. P E D R E.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein; & je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

A D R A S T E.

Hé quoi! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

D. P E D R E.

Oui, je prends son parti; &c, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, & vous reconciliez tous deux. C'est une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

A D R A S T E.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.



SCENE XVI.

Z A I D E, D. P E D R E, A D R A S T E
dans un coin du théâtre.

D. P E D R E à Zaïde.

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

Z A I D E.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, fans lui, de paroître à ses yeux.

SCENE XVII.

D. P E D R E, A D R A S T E.

D. P E D R E.

La voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assure, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.

SCENE XVIII.

ISIDORE sous le voile de Zaïde, A D R A S T E ;
D. P E D R E.

D. P E D R E à Adraste.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

COMEDIE-BALLET. 71

A D R A S T E.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous,
je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. P E D R E.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderai la
mémoire.

A D R A S T E.

Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pédre,
qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du
mieux qu'il me sera possible.

D. P E D R E.

[*seul.*]

C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon
de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà,
Ildore, venez.

S C E N E X I X.

Z A I D E, D. P E D R E;

D. P E D R E.

Comment! Que veut dire cela?

Z A I D E *sans voile.*

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre
hâï de tout le monde, & qu'il n'y a personne
qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre
intérêt; que toutes les serrures & les verroux
du monde ne retiennent point les personnes, &
que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur
& par la complaisance; qu'Ildore est entre les mains
du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour
duppe.

D. P E D R E.

Dom Pédre souffrira cette injure mortelle! Non
non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui
de la Justice, pour pousser le perfide à bout.
C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà.

SCENE XX.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

Serviteur, seigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une pièce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Justice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour donner le divertissement au peuple.

D. PEDRE.

Comment? De quoy parlez-vous-là?

LE SENATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PE.

COMEDIE-BALLET. 73

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires
que de plaisir. Allons, Messieurs, venez. Voyons
si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade!

LE SENATEUR.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire!

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE
DANSEURS.

ENTREE DE BALLET.

[Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent de-
vant le Sénateur, & finissent la Comédie.]

NOMS DES PERSONNES QUI ONT
RECITE' dansé & chanté dans le Sicilien,
Comédie-Ballet.

Dom Pédre, le Sieur Molière.

Adrafte, le Sieur la Grange.

Isidore, Mademoiselle de Brie.

Zaïde, Mademoiselle Molière.

Hali, le Sieur la Thorillière.

Un Sénateur, le Sieur du Croisi.

Musiciens chantans, les Sieurs Blondel, Gaye, Noblet.

Esclave Turc chantant, le Sieur Gaye.

Esclaves Turcs dansans, les Sieurs le Prêtre, Chi-
canneau, Mayeu, Pefan.

Tome IV.

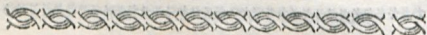
D

*Maures de qualité, le ROI, Monsieur le Grand,
les Marquis de Villeroy & de Raffen.*

*Mauresques de qualités, MADAME, Mademoi-
selle de la Vallière, Madame de Rochefort, Ma-
moiselle de Brancas.*

*Maures nuds, Messieurs Cocquet, de Souville, les
Sieurs Beauchamp, Nobles, Chicanneau, la
Pierre, Fayier, & des Aïrs galands.*

*Maures à Capot, les Sieurs la Mare, de Fen, Ar-
nald, Vagnard, Bonard.*



LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

*Comédie en prose & en un Acte, représentée à Saint
Germain en Laye en 1667, & sur le Théâtre du
Palais Royal le 10 Juin de la même année.*

C'EST la seule petite Pièce en un Acte, où il y
ait de la grace & de la galanterie. Les autres peti-
tes Pièces que Molière ne donnoit que comme des
Farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon &
moins agréable.



LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR,
COMÉDIE.

D 2

TARTUFFE

ou

IMPOSTEUR

COMÉDIE

P R É F A C E.

Voici une Comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma Comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le Tartuffe, dans leur bouche, est une piéce qui offense la piété. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystères, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûe, l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; & tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma Comédie; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matière; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; & d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sçais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; & sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célé-

brent guéres de fête, où la Comédie ne soit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des Comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; &, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems; des pièces saintes de Monsieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, & nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans le plus souvent, que ceux de la satire; & rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule. On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur, hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse; mais cette morale est-elle quelque chose, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie? Et peut-on craindre que des choses, si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a

nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la Comédie, mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité, dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude. Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comédie en soi pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sçauroit la censurer sans injustice; si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres Philosophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, & qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, & s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands-hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour cet art élever son estime, par les prix glorieux & par les superbes

perbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Médecine est un art profitable, & chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus

loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait, opposées. Elles n'ont aucun rapport, l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût condamné; & , puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les pièces de théâtre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sçais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; & je ne sçais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre, & , si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie.

Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la Comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défendue, on représenta, devant la Cour, une pièce intitulée, *Scaramouche hermite*; & le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire; *Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de Molière, ne disent mot de celle de Scaramouche*. A quoi le Prince répondit; *La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.*



PREMIER PLACET,
PRESENTE AU ROI,

*Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore
été représentée en Public.*

SIRE,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; &, comme l'Hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre Royaume, si je faisois une Comédie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûe, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait, & une charité Sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière; &, pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué, le plus que j'ai pû, le caractère que j'avois à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expressees & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre ame sur les matières de Religion, & l'on a osé vous prendre par l'endroit seul que vous êtes invulnérable, je veux dire, par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous-main, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de votre Majesté, & les ori-

ginaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie quelle me défendoit de produire en Public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monsieur le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le Curé de.... qui donne hautement un démenti à tous ces Augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & Monsieur le Légat, & Messieurs les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, sans l'avoir vûe, est diabolique & diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer-là; il ne veut point que j'aye de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à votre Majesté, & sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon

36 PLACETS AU ROI.

ouvrage ; les Rois , éclairés comme vous , n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voyent , comme Dieu , ce qu'il nous faut , & ſçavent , mieux que nous , ce qu'ils nous doivent accorder. Il me ſuffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majeſté ; & j'attends d'elle , avec reſpect , tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-deſſus.



SECOND PLACET.

Présenté au Roi, dans son camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les Sieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de sa Majesté, & compagnons du Sieur Molière, sur la défense qui fut faite le 6. Aoust. 1667. de représenter le Turc jusqu'à nouvel ordre de sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le Souverain juge & le maître de toutes choses?

Ma Comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'Imposteur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grand cheveux, un grand collier, une épée, & des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits, qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vûe foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût be-

soin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie, ne remuent bien des ressorts auprès de votre Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les Comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient quela Piété & la Religion, dont ils se foucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les joue eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sçauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, & sans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue, ayent eu une si grande déférence pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par-là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux,
&

PLACETSAUROI. 89

& faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIEME PLACET.

Présenté au Roi le 5. Février 1669:

SIRE,

Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canonicaat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, résuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les Dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grace à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour votre Majesté; & j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet.



ACTEURS.

Madame PERNELLE, Mere d'Orgon.
 ORGON, mari d'Elmire.
 ELMIRE, femme d'Orgon.
 DAMIS, fils d'Orgon.
 MARIANE, fille d'Orgon.
 VALERE, amant de Mariane.
 CLEANTE, beau-frere d'Orgon.
 TARTUFFE, faux dévot.
 DORINE, suivante de Mariane.
 Monsieur LOYAL, sergent.
 UN EXEMT.
 FLIPOTE, servante de Madame Pernelle.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.



LE TARTUFFE.

J. Lant. delin. et fecit, 1740.



LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MA-
RIANE, DAMIS, CLEANTE,
DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous
suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons; dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce quel'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vite?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est, tout justement, la Cour du Roi Perault.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;

92 LE TARTUFFE,

Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis,
D A M I S.

Mais....

Madame P E R N E L L E.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand' mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

M A R I A N E.

Je crois....

Madame P E R N E L L E.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau
qui dort,

Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

E L M I R E.

Mais, ma mere....

Madame P E R N E L L E.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaîse,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en ufoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

C L E A N T E.

Mais, Madame. après tout...

Madame P E R N E L L E.

Pour vous, Monsieur son frere.

Je vous estime fort, vous aime & vous révere;
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous,
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

D A M I S.

Votre Monsieur Tartuffe, est bien-heureux, sans doute...

Madame P E R N E L L E.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

D A M I S.

Quoi! Je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

D O R I N E,

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame P E R N E L L E.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

D A M I S.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

D O R I N E.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des
soulers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là, que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame P E R N E L L E.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux;
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie;
 Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
 Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
 Mais pour homme de bien je garantis le maître.
 Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
 C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
 Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, sur tout depuis un certain
 tems,

Ne scauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
 En quoi blessé le Ciel une visite honnête,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
 veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?

[montrant Elmire.]

Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
 Tout ce tracas qui fuit les gens que vous hantez,
 Ces carosses sans cesse à la porte plantés,
 Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
 Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
 Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
 Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose.
 Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
 Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

COMEDIE.

95

Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médifance il n'est point de rempart.
A tous les fots caquers n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, & son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sçait qu'Orante mène une vie exemplaire,
Tous ses soins vont au Ciel; & j'ai sçû, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette dame est bonne.
Il est vray qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge, dans son ame, a mis, ce zèle ardent,
Et l'on sçait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et, du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés, déguiser la foiblesse.
Ce sont-là les retours des coquettes du tems;
Il leur est dur de voir désertier les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude.

Et la sévérité de ces femmes de bien
 Censure toute chose, & ne pardonne rien,
 Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
 Non point par charité, mais par un trait d'envie,
 Qui ne sçauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
 Dont le panchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Madame P E R N E L L E à Elmire.

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vous
 plaire,

Ma bru. L'on est, chez vous, contrainte de se taire,
 Car Madame; à jâser tient le dé tout le jour,
 Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage,
 Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé,

Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé,
 Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.

Ces visites, ces bals, ces conversations,
 Sont, du malin esprit, toutes inventions.

Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,

Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles,

Bien souvent le prochain en a sa bonne part,

Et l'on y sçait médire & du tiers & du quart.

Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées,

De la confusion de telles assemblées,

Mille caquets divers s'y font en moins de rien,

Et, comme, l'autre jour, un Docteur dit fort bien,

C'est véritablement la tour de Babilone,

Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;

Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....

[montrant Cléante.]

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà?

Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire.

[à Elmire.]

Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.

Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,

Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

[Donnant un soufflet à Flépote.]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;

Jour de Dieu! Je sçaurai vous frotter les oreilles.

Marchons, gaupe, marchons.

SCE-

COMEDIE.

97

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller;
De peur qu'elle ne vint encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'est dommage;
Quelle ne vous oût tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vû, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son Prince, il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle son frere; & l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,
Il le choye, il l'embrasse; &, pour une maîtresse
On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,
Avec joye il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède.
Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros,
Il l'admire à tout coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles;
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles;
Lui qui connoît sa duppe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;

Tome IV.

E

98 LE TARTUFFE,

Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;
Et prend droit de gloser, sur tous tant que nous sommes.

Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traitre, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
CLEANTE, DORINE.

ELMIRE à Cléante.

Vous êtes bien-heureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vûe,
Je veux aller, là haut, attendre sa venue.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends,

COMEDIE. 99

Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valère;
La sœur de cet ami, vous le sçavez, m'est chère;
Et s'il falloit,...

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je sortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[à Cleante.]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[à Dorine.]

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on
s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût
Et ne put, au soupé, toucher à rien du tout,

E 2

100 L E T A R T U F F E,

Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière.
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;
Et, dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain,

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance;
La part que vous prenez à sa convalescence.

COMEDIE.

101

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point. . .

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut être. . .

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissmens ne prendroient point de fin.
C'est un homme. . . qui. . . ah! . . . un homme. . . un
homme enfin.

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere, & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour, à l'église il v enoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.

E 3

102 LE TARTUFFE,

Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouſſoit ſa prière;
Il faiſoit des ſoupirs, de grands élancemens,
Et baiſoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je ſortoſis, il me devançoit vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
Inſtruit par ſon garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de ſon indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faiſois des dons; mais, avec modéſtie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'eſt trop, me diſoit-il, c'eſt trop de la moitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je reſuſois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce tems-là, tout ſemble y proſpérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui ſont les yeux doux,
Et plus que moi, ſix fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point juſqu'où monte ſon zèle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien preſque ſuffit pour le ſcandalifer,
Juſques-là qu'il ſe vint, l'autre jour, accuſer
D'avoir pris une puce en faiſant ſa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

C L E A N T E.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels diſcours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage...

O R G O N.

Mon frere, ce diſcours ſent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché;
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

C L E A N T E.

Voilà de vos pareils le diſcours ordinaire.
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux,
C'eſt être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect, ni foi pour les choſes ſacrées.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur.
 Je sçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves;
 Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves,
 Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les con-

duit,
 Les vrays braves soient ceux qui font beaucoup de
 bruit,

Les bons & vray dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Hé quoi! Vous ne ferez nulle distinction

Entre l'Hyprocrisie, & la dévotion?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage,

Et rendre même honneur au masque qu'au visage,

Egaler l'artifice à la sincérité,

Confondre l'apparence avec la vérité,

Estimer le fantôme autant que la personne,

Et la fausse monnoye, à l'égal de la bonne?

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits!

Dans la juste nature on ne les voit jamais.

La raison a, pour eux, des bornes trop petites,

En chaque caractère, ils passent ses limites,

Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,

Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frere.

O R G O N.

Oui, vous êtes, sans doute, un Docteur qu'on révere,

Tout le sçavoir du monde est chez vous retiré,

Vous êtes le seul sage, & le seul éclairé,

Un Oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,

Et, près de vous, ce sont des fots que tous les
 hommes.

C L E A N T E.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur révére,

Et le sçavoir, chez moi, n'est pas tout retiré.

Mais, en un mot, je sçais, pour toute ma science

Du faux, avec le vray, faire la différence;

Et, comme je ne vois nul genre de héros

Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,

Aucune chose au monde & plus noble & plus belle

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace
 Abuse impunément, & se joue, à leur gré,
 De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré.
 Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt fourmise,
 Font de dévotion métier & marchandise,
 Et veulent acheter crédit & dignités,
 A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
 Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non
 commune,
 Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
 Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour;
 Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
 Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
 Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révère,
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.
 De ce faux caractère on en voit trop paroître;
 Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
 Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux,
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
 Regardez Arifton, regardez Périandre,
 Oronte, Alcidas, Polidore, Clitandre;
 Ce titre par aucun ne leur est débattu,
 Ce ne sont point du tout sanfarons de vertu;
 On ne voit point, en eux, ce faste insupportable,
 Et leur dévotion est humaine & traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui,
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
 Ils attachent leur haine au péché seulement,

Et

Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
 Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vray, n'est pas de ce modèle,
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
 Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
 Laissons-là ce discours. Vous sçavez que Valère,
 pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vray.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croi;

E s

106 LE TARTUFFE,

Ne vous peur empêcher d'accomplir vos promesses,

ORGON,

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesse?
Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire
De sçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *seul*.

Pour son amour, je crains une disgrâce,

Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.



COMEDIE. 107

ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi

Vous parler en secret.

MARIANE à Orgon qui regarde dans un cabinet.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je voi

Si quelqu'un n'est point-là qui pourroit nous enten-

dre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.

Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous

Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux,

Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille ; &c , pour le mériter

Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE.

Qui ? Moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE.

Hélas ! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

E 6

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE

*entrant doucement, & se tenant derrière Or-
gon, sans être vûe.*

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
 Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
 Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous feroit doux
 De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
 Hé ?

MARIANE.

Hé ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE,

Plait-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,
 Qui me touche le cœur, & qu'il me feroit doux
 De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous juré.
 Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité ;
 Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi ! Vous voulez, mon pere...

COMEDIE.

109

ORGON.

Oui, je prétends ma fille.
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
Et, comme sur vos vœux je..

[apercevant Dorine.]

Que faites-vous-là?
La curiosité, qui vous presse, est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte?

DORINE.

Vrayment, je ne sçais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? La chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

E 7

101 LE TARTUFFE,

ORGON.

A la fin, mon courroux.

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous.

Quoi! Se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,

Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.

Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?

A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sçachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le révère.

Sa misère est, sans doute, une honnête misère,

Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissante attache aux choses éternelles;

Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.

Ce sont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme;

Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,

Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,

Ne doit pas tant prôner son nom & sa naissance;

Et l'humble procédé de la dévotion,

Souffre mal les éclats de cette ambition.

COMEDIE.

III

A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous
blesse.

Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences,
Sçachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le
front,

Font leurs femmes, souvent, ce qu'on voit qu'el-
les font.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sçais ce qu'il vous faut, & je suis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer on dir qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.

112 LE TARTUFFE,

Ensemble vous vivrez , dans vos ardeurs fidèles ;
Comme deux vrais enfans , comme deux tourterelles ;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
Et vous ferez , de lui , tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot , je vous assure.

ORGON.

Quais ! Quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre ,
Et que son ascendant , Monsieur , l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre ; & songez à vous taire ;
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle , Monsieur , que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous , s'il vous
plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit ..

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer , Monsieur , malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher , & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous taisez point ?

DORINE.

C'est une conscience ,
Que de vous laisser faire une telle alliance.

OR

COMEDIE.

113

ORGON.

Te taira -tu, serpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! Vous êtes dévor, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses.

Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins

[à sa fille.]

A re m'en point parler, ou... Suffir... Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE à part.

J'enrage,

De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte...

DORINE à part.

Oui, c'est un beau muséum.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE à part.

La voilà bien lottie!

[Orgon se tourne du côté de Dorine; &, les bras
croisés, l'écoute & la regarde en face.]

Si j'étois en sa place, un homme, assurément,
Ne m'épouserait pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON à Dorine.

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

114 LE TARTUFFE,

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

J' me parle à moi-même.

ORGON.

[à part.]

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine; & chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.]

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai sçu vous élire...

[à Dorine.]

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sorte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE en s'ensuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.

Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne sçaurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu,

COMEDIE. 115

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un pere absolu, que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace!

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui, se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue; a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas;
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! Qu'envers mon amour, ton injustice est grande;
Dorine! Me dois-tu faire cette demande!
T'ai-je pas là-dessus, ouvert cent fois mon cœur?
Et sçais-tu pas, pour lui, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sçais-je si le cœur a parlé par la bouche;
Et si c'est, tout de bon, que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrayes sentimens ont sçu trop éclater.

116 L E T A R T U F F E,

D O R I N E.

Enfin, vous l'aimez donc?

M A R I A N E.

Oui, d'une ardeur extrême.

D O R I N E.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

M A R I A N E.

Je le crois.

D O R I N E.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

M A R I A N E.

Assûrément.

D O R I N E,

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

M A R I A N E.

De me donner la mort, si l'on me violente.

D O R I N E.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage.
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

M A R I A N E,

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine, tu te rends?
Tu ne compatis point aux déplaîsirs des gens.

D O R I N E.

Je ne compatis point à qui dit des fornettes,
Et dans l'occasion mollit, comme vous faites.

M A R I A N E.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité.....

D O R I N E.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

M A R I A N E.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valere,
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

D O R I N E.

Mais quoi? Si votre pere est un bourru sieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coëffé,

Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

M A R I A N E.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Feraï-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe; & du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

D O R I N E.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe, & j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! Oh, oh! N'est-ce rien qu'on pro-
pose?

Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire la couronne,
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

M A R I A N E.

Mon Dieu!

D O R I N E.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux si beau, vous vous verrez la
femme!

M A R I A N E.

Ah! Cesse, je te prie, un semblable discours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, & suis prête à tout faire.

D O R I N E.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son pere,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;

118 L E T A R T U F F E,

Et vous vous plârez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal, & la grand' bande, à sçavoir, deux musettes,
Et, par-fois, Fagotin & les marionnettes;
Si pourtant votre époux. . .

M A R I A N E.

Ah! Tu me fais mourir
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

D O R I N E.

Je suis votre servante.

M A R I A N E.

Hé, Dorine, de grace. . .

D O R I N E.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

M A R I A N E.

Ma pauvre fille!

D O R I N E.

Non.

M A R I A N E.

Si mes vœux déclarés. . .

D O R I N E.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

M A R I A N E.

Tu sçais qu'à toi, toujours, je me suis confiée.
Fai-moi. . .

D O R I N E.

Non. Vous ferez, ma foi, Tartuffée.

M A R I A N E.

Hé bien, puisque mon sort ne sçauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais route à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je sçais, de mes maux, l'infaillible remède.

[Elle veut s'en aller.

D O R I N E.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

COMEDIE.

119

M A R I A N E.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

D O R I N E.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher. . . . Mais voici Valere votre amant.

S C E N E IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

V A L E R E.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

M A R I A N E.

Quoi?

V A L E R E.

Que vous épousez Tartuffe.

M A R I A N E.

Il est certain

Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

V A L E R E.

Votre pere, Madame. . . .

M A R I A N E.

A changé de visée.

La chose vient par lui de m'être proposée.

V A L E R E.

Quoi! Sérieusement?

M A R I A N E.

Oui, sérieusement.

Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

V A L E R E.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame?

M A R I A N E.

Je ne sçais.

V A L E R E.

La réponse est honnête!

120 L E T A R T U F F E,

Vous ne sçavez?

M A R I A N E.

Non.

V A L E R E.

Non?

M A R I A N E.

Que me conseillez-vous?

V A L E R E.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

M A R I A N E.

Vous me le conseillez?

V A L E R E.

Oui.

M A R I A N E.

Tout de bon?

V A L E R E.

Sans doute.

Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

M A R I A N E.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

V A L E R E.

Vous n'aurez pas grand' peine à le suivre, je croi.

M A R I A N E.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

V A L E R E.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

M A R I A N E.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE se retirant dans le fond du théâtre:

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

V A L E R E.

C'est donc ainsi qu'on aime! Et c'étoit tromperie
Quand vous...

M A R I A N E.

Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter

Celui que, pour époux, on me veut présenter;

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

V A-

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions,
 Vous aviez pris déjà vos résolutions;
 Et vous vous faisissez d'un prétexte frivole,
 Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
 N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! Permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée
 Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;
 Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
 Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu! Laissons-là le mérite;
 J'en ai fort peu sans doute; & vous en faites foi.
 Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi;
 Et j'en sçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
 Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, &, de ce changement;
 Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
 Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
 Il faut, à l'oublier, mettre aussi tous nos soins;
 Si l'on n'en vient à bout; on le doit feindre au moins;
 Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
 De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.

Tome IV.

F

122 L E T A R T U F F E,

Hé quoi! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon âme,
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme?
Et vous vîs, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

M A R I A N E.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

V A L E R E.

Vous le voudriez?

M A R I A N E.

Oui.

V A L E R E.

C'est assez m'insulter;

Madame; &c, de ce pas, je vais vous contenter.

[Il fait un pas pour s'en aller.]

M A R I A N E.

Fort bien.

V A L E R E *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

M A R I A N E.

Oui.

V A L E R E *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

M A R I A N E.

A mon exemple, soit.

V A L E R E *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

M A R I A N E.

Tant mieux.

V A L E R E *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

M A R I A N E:

A la bonne heure.

V A L E R E *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

M A R I A N E.

Quoi?

COMEDIE. 123

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE,

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

[Il s'en va lentement.]

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE à Mariane.

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, seigneur Valere.

[Elle arrête Valere par le bras.]

VALERE feignant de résister.

Hé, que veux-tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non. Vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chassé;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE quittant Valere & courant après Mariane.

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

F 2

D O R I N E.

Il faut revenir.

M A R I A N E.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

V A L E R E *à part.*Je vois bien que ma vûe est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que jel'en affranchisse.D O R I N E *quittant Mariane & courant après Valere.*
Encor? Diantre soit fait de vous! Si.... Je le veux
Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.[*Elle prend Valere & Mariane par la main,
& les ramène.*]V A L E R E *à Dorine.*

Mais quel est ton dessein?

M A R I A N E *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire?

D O R I N E.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire:

[*à Valere.*]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?

V A L E R E.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

D O R I N E *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

M A R I A N E.

N'as-tu pas vû la chose, & comme il m'a traitée?

D O R I N E.

[*à Valere.*]Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.[*à Mariane.*]Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.M A R I A N E *à Valere.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

V A L E R E *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

COMEDIE. 125

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Ça la main, l'un & l'autre.

[à Valère.]

Allons, vous.

VALERE *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

[à Mariane.]

Ah! ça, la vôtre.

MARIANE *en donnant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

[Valère & Mariane se tiennent quelque tems par la main sans se regarder.]

VALERE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine,

Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

[Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.]

DORINE.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh-ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?

Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point mé-

chante

De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat....

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,

Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage!

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[à Mariane.]

[à Valère.]

Votre pere se moque, & ce sont des chançons.

[à *Mariane*.]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
 D'un doux consentement vous prèriez l'apparence,
 Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
 De tirer en longueur cet hymen proposé.
 En attrapant du tems, à tout on remédie.
 Tantôt vous payerez de quelque maladie,
 Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
 Tantôt vous payerez de présage mauvais,
 Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
 Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
 Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
 On ne peut vous lier, que vous ne disiez, oui.
 Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
 Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant en-
 semble.

[à *Valere*.]

Sortez; &, sans tarder, employez vos amis
 Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[à *Mariane*.]

Nous, allons réveiller les efforts de son frere;
 Et, dans notre parti, jeter la belle-mere.

Adieu.

V A L E R E à *Mariane*.

Quelques efforts que nous préparions tous,
 Ma plus grande espérance, à vray dire, est en vous.

M A R I A N E à *Valere*.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
 Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valere.

V A L E R E.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse
 ofer...

D O R I N E.

Ah! Jamais les amans ne sont las de jaser.

Sortez, vous dis-je.

V A L E R E revenant sur ses pas.

Enfin...

D O R I N E.

Quel caquer est le vôtre?

Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

*Dorine les pousse chacun par l'épaule, & les oblige
 de se séparer.*

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

QUE la foudre, sur l'heure, achève mes destins;
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins;
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complors,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre
pere,

Laissez agir les soins de votre belle mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

128 LE TARTUFFE,

DORINE.

Vous vous moquez. On sçait vos transports ordinaires,
Et c'est le vray moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

[*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.*]

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son valet qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.*

Laurent, ferrez ma haire, avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne sçaurois voir,
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

D O

COMEDIE.

129

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?
Certes, je ne sçais pas quelle chaleur vous monte ;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte ;
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas,

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas ! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit,

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit,

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le desir
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

F 5

130 LE TARTUFFE,

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *assis.*

Comment, de votre mal vous sentez-vous remise ?

ELMIRE *assise.*

Fort bien ; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévotion,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé ;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien-aïse, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même ; & , sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir, seul à seul, avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui serrant les doigts.*

Oui, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle..

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt...

[*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*]

ELMIRE.

Que fait-là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

ELMIRE.

Ah! De grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.

[*Elmire recule son fauteuil, & Tartuffe se rapproche d'elle.*]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*
Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a vû si-bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai, Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille est il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vray dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits.
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

132 L E T A R T U F F E,

E L M I R E.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

T A R T U F F E.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

E L M I R E.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,

Et que rien, ici bas, n'arrête vos desirs.

T A R T U F F E.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.

Nos sens facilement peuvent être charmés

Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.

Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;

Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.

Il a, sur votre face, épanché des beautés,

Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportés;

Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,

Sans admirer en vous l'auteur de la nature;

Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint,

Au plus beau des portraits, où lui-même il s'est peint.

D'abord, j'appréhendai que cette ardeur secrète

Ne fût du noir esprit une surprise adroite;

Et même, à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,

Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

Mais enfin, je connus; ô beauté toute aimable,

Que cette passion peut n'être point coupable;

Que je puis l'ajuster avec que la pudeur,

Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.

Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande;

Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;

Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,

Et rien des vains efforts de mon infirmité.

En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;

De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;

Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,

Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

E L M I R E.

La déclaration est tout-à-fait galanté,

Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.

COMEDIE.

133

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme,

TARTUFFE.

Ah ! Pour être dévot, je n'en fais pas moins homme,
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sçais qu'un tel discours de moi paroît étrange,
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange,
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes Souveraine,
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur,
Elle surmonta tout, jeûne, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois,
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Quê si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs

paroles,

De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrette en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel, où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret;
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée;
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

E L M I R E.

Je vous écoute dire; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.

F 7

134 L E T A R T U F F E,

N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

T A R T U F F E.

Je sçais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de
chair.

E L M I R E.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valère avec que Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir;
Et...

S C E N E IV.

E L M I R E, D A M I S, T A R T U F F E,

DAMIS sortant du Cabinet où il s'étoit retiré.
Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence;
A détromper mon père, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

E L M I R E.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.

Puisque je l'ai promis; ne m'en dédites pas
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats,
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion, je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable
Ce seroit mériter qu'il me la vint ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame est maintenant au comble de sa joye,
Et vos discours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuidier l'affaire,
Et voici, justement, de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord
D'un intident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
Et Monsieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendres.

136 L E T A R T U F F E,

Son grand zèle, pour vous, vient de se déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris-là, qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle est d'une humeur douce & son cœur trop discret
Vouloit, à toute force, en garder le secret;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

E L M I R E.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de-là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis; si j'avois eu sur vous quelque crédit.

S C E N E VI.

O R G O N, D A M I S, T A R T U F F E.

O R G O N.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! Est-il croyable?

T A R T U F F E.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélerat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures,
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous.
Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je ne n'en aye encor mérité davantage.

O R G O N à son fils.

Ah! Traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

D A.

DAMIS.

Quoi ! La feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir, ...

ORGON.

Tai-toi, peste maudite !

TARTUFFE.

Ah ! Laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable ?
Sçavez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien,
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

[s'adressant à Damis.]

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide.
Accablez-moi de noms encor plus détestés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

[à Tartuffe.]

[à son fils.]

Mon frere, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point.
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! Ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

[relevant Tartuffe.]

Tai-toi, pendard. Mon frere, hé ! Levez-vous, de
grace.

[à son fils.]

Infâme.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! Je passe...

138 L E T A R T U F F E,

O R G O N.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

T A R T U F F E.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

O R G O N *à son fils.*

Ingrat.

T A R T U F F E.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux ;
Vous demander sa grace....

O R G O N *se jettant aussi à genoux & embras-*
sant Tartuffe.

Hélas ! Vous moquez-vous ?

[*à son fils.*]

Coquin, voi sa bonté.

D A M I S.

Donc....

O R G O N.

Paix.

D A M I S.

Quoi ! Je....

O R G O N.

Paix, dis-je.

Je sçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage ;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

D A M I S.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

O R G O N.

Oui, traître, & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! Je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.

COMEDIE. 139

Allons, qu'on se retracte; & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? Moi? De ce coquin, qui par ses impostures,

ORGON.

Ah! Tu résistes, gueux, & lui dis des injures?

[à Tartuffe.]

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.

[à son fils.]

Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vite, quittons la place;
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE à part.

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

[à Orgon.]

Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir.

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude,
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

140 L E T A R T U F F E,

ORGON *courant tout en larmes à la porte par
où il a chassé son fils.*

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.

[à Tartuffe.]

Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

T A R T U F F E.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en forte.

ORGON.

Comment ! Vous moquez-vous ?

T A R T U F F E.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

T A R T U F F E.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute,
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés ?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

T A R T U F F E.

Ah ! Mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

T A R T U F F E.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

T A R T U F F E.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez, ..

COMEDIE.

141

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je sçais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye;
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que
parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit;
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisième Acte.



142 LE TARTUFFE,
ACTE QUATRIEME.
SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.

L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme.
Mais l'intérêt du Ciel n'y sçauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eût jamais d'égale,
Le commerce, entré nous, porteroit du scandale;
Dieu sçait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par-tout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, sous-main, au silence engager.

COMEDIE.

143

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais, après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu
d'appas,

De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En fassent, dans le monde, un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.

144 LE TARTUFFE,

Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
 Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en méfusse,
 Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse,
 J'admire seulement que, sans confusion,
 Vous en ayez souffert la proposition.
 Car, enfin, le vray zèle a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
 Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
 Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
 Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète,
 Vous fîssiez, de céans, une honnête retraite,
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
 Monsieur. ...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie.
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLEANTE *seul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,
 DORINE.

DORINE à Cleante.

De grace, avec nous, employez-vous pour elle,
 Monsieur; son ame souffre une douceur mortelle,
 Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,
 La fait, à tous momens, entrer en désespoir.
 Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.



SCE-

COMEDIE.

145

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE,
CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Je me réjouis de vous voir assemblés.

[à Mariane.]

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux implore.
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine,
Faites-les éclater, donnez lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.

Tome IV.

G

146 LE TARTUFFE,

Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE à Orgon.

A voir ce que je vois, je ne sçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je sçais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport.
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens,
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablelle

COMEDIE.

147

Et crois que d'un refus la discrète froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chançons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme? Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien;
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin;
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre
adresse,

Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE à Dorine.

Faites-le moi venir.

G 2

148 LE TARTUFFE,

DORINE à *Elmire*.

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il fera malaisé.

ELMIRE à *Dorine*.

Non, on est aisément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.

[à *Cléante*, & à *Mariane*.]

Faites-le moi descendre; &c, vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu! Laissez faire

J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.

Mettez vous-là, vous dis-je; & quand vous y ferez,

Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

[à *Orgon qui est sous la table*.]

Au moins, je vais toucher une étrange matière,

Ne vous scandalisez en aucune manière,

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;

Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flater de son amour les desirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre,

Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'ou vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, & de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en ferez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

S C E N E V.

TARTUFFE, E L M I R E, O R G O N
sous la table.

T A R T U F F E.

O n m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler!

E L M I R E.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout, de crainte de surprise.

[*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*]

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vû de surprise de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par-là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.

150 L E T A R T U F F E ,

L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

T A R T U F F E .

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame, & vous parliez tantôt d'un autre stile.

E L M I R E .

Ah! Si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y
prend,
On fait connoître assez que notre cœur se rend,
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et, sur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis, me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Écoute tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

T A R T U F F E .

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime,

Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits

Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude,
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon ame une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE après avoir toussé pour avertir son mari

Quoi! Vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un fort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, sçu convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu! Que votre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! De votre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande;

152 LE TARTUFFE,

Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais, si, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; & je sçais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.

[*Elmire touffe plus fort.*]

Vous touffiez fort, Madame.

ELMIRE,

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE *présentant à Elmire un cornet
de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TAR-

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.

Vous êtes assurée ici d'un plein secret,

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense;

Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

ELMIRE *après avoir encore toussé & frappé sur la table.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,

Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;

Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre;

Qu'on puisse être content, & qu'on veuille se rendre.

Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,

Et c'est bien, malgré moi, que je franchis cela;

Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,

Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,

Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans,

Il faut bien s'y résoudre, & contenter les gens.

Si ce contentement porte en soi quelque offense,

Tant pis pour qui me force à cette violence;

La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la chose de soi..

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie;

Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?

C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,

Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,

Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

154 LE TARTUFFE,

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme,
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! Vous sortez si-tôt? Vous vous moquez des
gens,

Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous ren-
dre,

Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

[*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*]

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conspire, Madame, à mon contentement,
J'ai vîsté, de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; & mon ame ravie....

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras
ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire,
& Tartuffe apperçoit Orgon.*]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez don-
ner?

Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
 Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme.
 J'ai douté, fort long-tems, que cefût tout de bon;
 Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
 Mais c'est assez avant pousier le témoignage,
 Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davan-
 tage.

ELMIRE à *Tartuffe*.

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci;
 Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE à *Orgon*.

Quoi! Vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
 Dénichons de céans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
 Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.
 La maison m'appartient, je le ferai connoître,
 Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
 Pour me chercher querelle à ces lâches détours;
 Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
 Que j'ai de quoi confondre, & punir l'imposture,
 Venger le Ciel qu'on blesse; & faire repentir
 Ceux qui parlent ici de me faire sortir.



S C E N E V I I I.

E L M I R E , O R G O N .

E L M I R E .

Quel est donc ce langage , & qu'est-ce qu'il veut dire ?

O R G O N .

Ma foi , je suis confus , & n'ai pas lieu de rire.

E L M I R E .

Comment ?

O R G O N .

Je vois ma faute , aux choses qu'il me dit ,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

E L M I R E ,

La donation ?

O R G O N .

Oui. C'est une affaire faite ;
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiète.

E L M I R E .

Et quoi ?

O R G O N .

Vous sçavez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! Que sçais-je?

CLEANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

158 LE TARTUFFE,

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
 Et la donation, & cette confidence,
 Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
 Des démarches par vous faites légèrement.
 On peut vous mener loin avec de pareils gages;
 Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,
 Le pousser est encor grande imprudence à vous,
 Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ! Sur un beau semblant de ferveur si touchante,
 Cacher un cœur si double, une ame si méchante ?
 Et moi qui l'ai reçu gueusant, & n'ayant rien...
 C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
 J'en aurai désormais une horreur effroyable,
 Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens ?
 Vous ne gardez en rien les doux tempéramens :
 Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre ;
 Et toujours, d'un excès, vous vous jetez dans l'autre.
 Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
 Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
 Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
 Qu'à vous alliez passer dans une erreur plus grande ;
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi ! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
 Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
 Et qu'aucun vray dévot ne se trouve aujourd'hui ?
 Laissez aux libertins ces sortes de conséquences,
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences.
 Ne hazardez jamais votre estime trop-tôt,
 Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
 Mais, au vray zèle aussi, n'allez pas faire injure ;
 Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
 Péchez plutôt encor de cet autre côté.



S C E N E II.

O R G O N , C L E A N T E , D A M I S.

D A M I S.

Quoi ! Mon pere , est-il vray qu'un coquin vous
menace ?

Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface ?
Et que son lâche orgueil , trop digne de courroux ,
Se fait , de vos bontés , des armes contre vous ?

O R G O N.

Qui , mon fils ; & j'en sens des douleurs nompareilles.

D A M I S.

Laissez-moi , je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir.
C'est à moi , tout-d'un-coup , de vous en affranchir ;
Et , pour sortir d'affaire , il faut que je l'assomme.

C L E A N T E.

Voilà tout justement parler en vray jeune homme.
Modérez , s'il vous plait , ces transports éclatans.
Nous vivons sous un règne , & sommes dans un tems
Où , par la violence , on fait mal ses affaires.

S C E N E III.

MADAME PERNELLE , O R G O N
E L M I R E , C L E A N T E , M A R I A -
N E , D A M I S , D O R I N E .

Madame PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

O R G O N.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins ,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille , avec zèle , un homme en sa misère ,
Je le loge , & le tiens comme mon propre frère ,
De bienfaits , chaque jour , il est par moi chargé ,

K0020

160 LE TARTUFFE,

Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai;
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire;
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, est toujours pourfuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent fois contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médifans la malice est extrême.

ORGON

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime si hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est, ici bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû;
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! Le plus souvent, l'apparence déçoit
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette;
Et c'est souvent à mal; que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le désir d'embrasser ma femme?

Madame PERNELLE.

Il est besoin;
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé? Diantre, le moyen de m'en assurer mieux;
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zèle on voit son ame éprise;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sçais pas, si vous n'étiez ma mere;
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

162 LE TARTUFFE,

DORINE à Orgon.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici bas,
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit
pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! Son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLEANTE.

[à Orgon.]

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraße les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray: mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous
deux.

De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON à Dorine, voyant entrer Monsieur Loyal.

Que veut cet homme? Allez tôt le sçavoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.



SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE;
ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,
DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOTAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théâtre.*

Bon jour, ma chère sœur, Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse;
Et je viens pour un fait, dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien-aise.

CLEANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommo-der, il vient ici, peut-être;
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire;
Et vous soit favorable, autant que je désire.

164 LE TARTUFFE,

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère;
Et j'étois serviteur de monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon;
D'être sans vous connoître, ou sçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huisier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion;
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuidier d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur. s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme sçavez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire!

M. LOYAL *à Damis.*

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;

[*montrant Orgon.*].

C'est à Monsieur, il est & raisonnable & doux;

Et d'un homme de bien il sçait trop bien l'office,
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL à Orgon.

Oui, Monsieur, je sçais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion;
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL à Orgon.

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DORINE à part.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des piéces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems;
Et jûsques à demain, je ferai surseance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale, & sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'ap-
porte,
Avant que se coucher, les clés de votre porte.

166 LE TARTUFFE,

J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuidier de céans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Mamie; & l'on décrète aussi contre les femmes.

CLEANTE *à M. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez-tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Peisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoie!



SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE,
ELMIRE, CLEANTE, MARIA-
NE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consume,
Il sçait que très-souvent les biens corrompent l'hom-
me;

Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours
dire.

CLEANTE à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PER-
NELLE, ELMIRE, CLEANTE,
MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.

168 L E T A R T U F F E,

Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous imposer,
Depuis une heure, au Prince a sçû vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous
jette,

D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne,
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

C L E A N T E.

Voilà ses droits armés, & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

O R G O N,

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal.

V A L E R E.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite,

O R G O N.

Las! Que ne dois-je point à vos soins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu, prenez le soin, vous autres...

C L E A N T E,

Allez tôt,
Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

S C E -

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME
PERNELLE, ORGON, ELMIRE,
CLEANTE, MARIANE,
VALERE, DAMIS, DORINE,

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point
si vite,

Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sçauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvent que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui. Je sçais quels secours j'en ai pû recevoir;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir.

Tome IV.

H

170 LE TARTUFFE,

De ce devoir sacré la juste violence
 Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
 Et je sacrifierois à de si puissans nœuds,
 Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

E L M I R E.

L'imposteur!

D O R I N E.

Comme il sçait, de traitresse manière,
 Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

C L E A N T E.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
 Ce zèle qui vous pousse, & dont vous vous parez,
 D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre;
 Qu'à poursuivre sa femme, il ait sçu vous surprendre,
 Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
 Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
 Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
 Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
 Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
 Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

T A R T U F F E. *à l'Exemt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,
 Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L' E X E M T.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
 Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
 Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
 Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

T A R T U F F E.

Qui? Moi, Monsieur?

L' E X E M T.

Oui, vous.

T A R T U F F E.

Pourquoi donc la prison?

L' E X E M T.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

[à Orgon.]

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
 Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,

Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
 Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs,
 D'un fin discernement sa grande ame pourvûe,
 Sur les choses toujours jette une droite vûe;
 Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
 Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
 Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
 Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zèle,
 Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur.
 A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
 Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
 Et, de pièges plus fins, on le voit se défendre.
 D'abord, il a percé, par ses vives clartés,
 Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;
 Et, par un juste trait de l'équité suprême,
 S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
 Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
 Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
 Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
 Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
 A ses autres horreurs, il a joint cette suite;
 Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
 Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veur qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
 D'un Souverain pouvoir, il brise les liens
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens;
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète,
 Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,
 On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
 Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on
 y pense,
 D'une bonne action verser la récompense;
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
 Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

D O R I N E.

Que le Ciel soit loué!

H 2

172 LE TARTUFFE.

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès?

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON à *Tartuffe* que l'Exemt emmène.

Hé bien, te voilà, traître...

SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON,

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,

VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

Ah! Mon frere, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit, Allons à ses pieds, avec joye;
Nous louer des bontés que son cœur nous déploye;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner, en Valère,
La flamme d'un amant généreux & sincère.

FIN.

COMEDIE. 172*

L'IMPOSTEUR

OU

LE TARTUFFE,

*Joué sans interruption en public le 5 Février
1669.*

On fait toutes les traverses que cet admirable Ouvrage essuya. On en voit le détail dans la Préface de l'Auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers Actes avoient été représentés à Versailles devant le Roi le 12 Mai 1664. Ce n'étoit pas la première fois que Louis XIV, qui sentoit le prix des Ouvrages de Molière, avoit voulu les voir avant qu'ils fussent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la Cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 Novembre de la même année à Raincy, devant le Grand Condé. Dès-lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés, (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre Molière, & séduisirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui alloient attaquer sa personne encore plus que sa Pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner le Tartuffe; il le lisoit seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominoit pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du Roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première Représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667 : le lendemain on alloit la rejouer; l'Assemblée étoit la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avoit des Dames de la première distinction aux troisièmes loges; les Acteurs alloient commencer: lorsqu'il arriva un ordre

*Tome IV. après pag. 172. **

172 LE TARTUFFE,

du Premier Président du Parlement, portant défense de jouer la Pièce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Molière dit à l'Assemblée: *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais Monsieur le Premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimoit cet Ouvrage, qui étoit l'éloge de la Vertu & la satire de la seule Hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le Théâtre Italien *Scaramouche Hermite*, Pièce très froide si elle n'eût été licentieuse, dans laquelle un Hermite vêtu en Moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparoit de tems en tems, en disant, *questio è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du Grand Condé. Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du Roi par écrit, de représenter le Tartuffe. Les Comédiens, ses camarades, voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la Troupe, toutes les fois qu'on joueroit cette Pièce; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du Gout & des Hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une Leçon de morale cette même Pièce, qu'on trouvoit autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer, que les discours de Cléante, dans lesquels la Vertu vraie & éclairée est opposée à la Dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant Sermon que nous ayons en notre Langue; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parloient moins bien dans la Chaire, que Molière au Théâtre. Voyez sur-tout cet endroit:

*Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
Je sai comme je parle, & le ciel voit mon cœur:
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.*

Presque tous les caractères de cette Pièce sont originaux; il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du Tartuffe est parfait. On admire la con-

duite de la Pièce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du Roi, quoique mal amenées, étoient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières Représentations, l'Impos- teur se nommoit Panulphe, & ce n'étoit qu'à la der- nière Scène qu'on apprenoit son véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses impostures étoient suppo- sées être connues du Roi. A cela près, la Pièce étoit comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers:

O Ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avoit:

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croiroit que le succès de cette admirable Pièce eût été balancé par celui d'une Comédie qu'on appelle *la Femme Juge & Partie*, qui fut jouée à l'Hôtel de Bourgogne aussi longtems que le Tartuffe au Palais Royal? Montfleury, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, Auteur de la *Femme Juge & Partie*, se croyoit égal à Molière; & la Préface qu'on a mise au devant du Recueil de ce Montfleury avertit que *Monsieur de Montfleury* étoit un Grand Homme. Le succès de la *Femme Juge & Partie*, & de tant d'autres Pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un Acteur fait valoir. On sait qu'au Théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce que l'on mépri- se à la lecture. On représenta sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, à la suite de la *Femme Juge & partie*, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le Prologue de cette Critique:

*Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses Pièces sont d'agréables sottises;
Il est mauvais Poète, & bon Comédien;
N fait rire, & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.*

On imprima contre lui vingt Libelles ; un Curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces Brochures, dans laquelle il débutoit par dire qu'il falloit brûler Molière. Voilà comme ce Grand Homme fut traité de son vivant ; mais l'approbation du Public éclairé lui donnoit une gloire qui le vengeoit assez.

F I N.



AMPHITRION,
COMÉDIE.

H 3

A C T E U R S.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMEDIE:

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon.

MERCURE sous la figure de Sosie

AMPHITRYON, Général des Thébains.

ALCMENE, femme d'Amphitryon.

CLEANTHIS, suivante d'Alcmene, & femme de Sosie.

ARGATIPHONTIDAS,

NAUCRATES,

POLIDAS,

PAUSICLES,

SOSIE, valet d'Amphitryon.

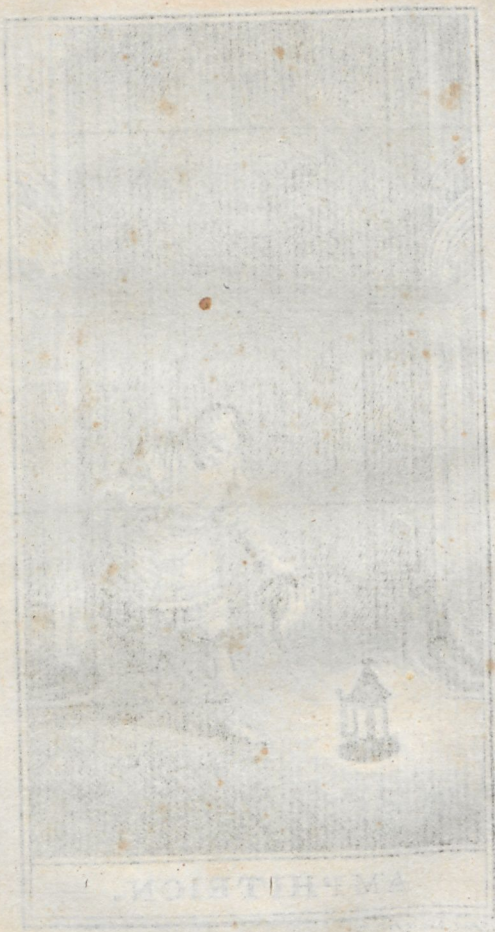
} Capitaines Thébains.

*La Scene est à Thèbes, devant le palais
d'Amphitryon.*



AMPHITRION.

J. Dant delin. et fecit, 1740.



A
 SON ALTESSE
 SERENISSIME
 MONSEIGNEUR.
 LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

*A*n déplaîse à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épitres dédicatoires ; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées, & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand CONDE est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; & pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plutôt qu'à la tête d'un livre ; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une Comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On sçait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées ; & que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages

ges d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un Auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus Augustes, & de paver de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censures de l'Amphitriton, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible, & le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé serviteur
MOLIERE.

A M-

AMPHITRION

COMEDIE.

PROLOGUE.

MERCURE sur un nuage, *LA NUIT* dans
un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter;
Il est certain secours, que de vous on désire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! C'est vous, seigneur Mercure,
Qui vous eût deviné-là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois ou Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse,
Garder le décorum de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

H s

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux Poètes, assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi,
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque Dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village;
Moi qui suis, comme on sçait, en Terre, & dans
les Cieux,

Lo fameux messager du souverain des Dieux;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturier.

L A N U I T.

Que voulez-vous faire à cela?
Les Poètes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise.
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds font un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

L A N U I T.

Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sçachons ce dont il s'agit.

MERCURE

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure
Pour certaine douce aventure,
Qu'un nouvel amour lui fournit.

PROLOGUE. 179

Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,
 Bien souvent pour la Terre, il néglige les Cieux;
 Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
 Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,

Et sçait cent tours ingénieux,
 Pour mettre à bout les plus cruelles.

Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,
 Et, tandis qu'au milieu des Béoïques plaines,
 Amphitrion son époux

Commande aux troupes Thébaines,
 Il en a pris la forme, & reçoit, là-dessous,
 Un soulagement à ses peines,

Dans la possession des plaisirs les plus doux,
 L'état des mariés à ses feux est propice,
 L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
 Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
 A fait que Jupiter, à ce bel artifice,

S'est avisé d'avoir recours.
 Son stratagème ici se trouve salutaire.

Mais, près de maint objet chéri,
 Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
 Et ce n'est pas par tout un bon moyen de plaire,
 Que la figure d'un mari.

L A N U I T.

J'admire Jupiter, & je ne comprends pas
 Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

M E R C U R E.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états,
 Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.
 Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
 Je le tiendrois fort misérable,

S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
 Et qu'au faite des Cieux il fût toujours guindé.
 Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
 Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur,
 Et sur-tout, aux transports de l'amoureuse ardeur,
 La haute qualité devient fort incommode.

Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
 Sçait descendre du haut de sa gloire suprême,
 Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,

Il sort tout à fait de lui-même,
 Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît,

120 AMPHITRION,

LA NUIT.

Passe encore de le voir, de ce sublime étage,
 Dans celui des hommes venir,
 Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,
 Et se faire à leur badinage,
 Si, dans les changemens où son humeur l'engage,
 A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
 Mais de voir Jupiter taureau,
 Serpent, cygne, ou quelqu'autre chose,
 Je ne trouve point cela beau,
 Et ne m'étonne pas si, par fois, on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs.
 Tels changemens ont leurs douceurs
 Qui passent leur intelligence.
 Ce dieu sçait ce qu'il faut aussi-bien là qu'ailleurs,
 Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
 Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Révenons à l'objet dont il a les faveurs.
 Si, par son stratagème, il voit sa flame heureuse,
 Que peut-il souhaiter, & qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
 Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,
 D'une nuit si délicieuse,
 Fassent la plus longue des nuits,
 Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
 Et retardiez la naissance du jour,
 Qui doit avancer le retour
 De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
 Que le grand Jupiter m'apprête,
 Et l'on donne un nom fort honnête
 Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déesse,
 Vous êtes bien du bon tems!
 Un tel emploi n'est basseffe
 Que chez les petites gens.

PROLOGUE. 181

Lorsque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
 Tout ce qu'on fait est toujours bel & bon;
 Et, suivant ce qu'on peut être,
 Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
 Vous en sçavez plus que moi;
 Et, pour accepter l'emploi,
 J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
 Un peu doucement, je vous prie;
 Vous avez dans le monde un bruit
 De n'être pas si rencherie.

On vous fait confidente en cent climats divers
 De beaucoup de bonnes affaires;
 Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
 Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
 Et demeurons ce que nous sommes.
 N'apprétons point à rire aux hommes,
 En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
 Dépouiller promptement la forme de Mercure,
 Pour y vêtir la figure
 Du valet d'Amphitruon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure;
 Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théâtre.]

Fin du Prologue.

182 A M P H I T R I O N ,
A M P H I T R I O N ,
C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

S O S I E .

Q U I va là ? Hé ? Ma peur à chaque pass'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah ! Quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! Si pour son prochain il avoit quelque amour ,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour ,
Et le détail de sa victoire ,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis ?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'affidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux,

Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;

Leur vûe a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.

Mais enfin dans l'obscurité,
Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas,

Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.

Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin?

Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier quel'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.

[*Sosie pose sa lanterne à terre.*]

Madame, Amphitryon mon maître & votre époux.
Bon! Beau debut! L'esprit toujours plein de vos char-
mes,

M'a voulu choisir, entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

Ah! Vrayment, mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.

Bien répondu! Comment se porte Amphitryon?

Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.

Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon ame satisfaite?

Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;

Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
 Ah! Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?
 Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon ame.
 Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
 Et fait trembler les ennemis.

Peste! Où prend mon esprit toutes ces gentilleffes?
 Que font les révoltés? Di-moi, quel est leur sort?
 Ils n'ont pû résister, Madame, à notre effort;

Nous les avons taillés en pièces,
 Mis Prérélas leur chef à mort,
 Pris Télébe d'assaut; & déjà, dans le port,
 Tout retentit de nos prouesses.

Ah! Quel succès! O Dieu! Qui l'eût pû jamais croire?
 Raconte-moi, Sosie, un tel événement.

Je le veux bien, Madame; & sans m'enfler de gloire,
 Du détail de cette victoire
 Je puis parler très-sçavamment.
 Figurez-vous donc que Télébe,
 Madame, est de ce côté;

[*Sosie marque les lieux sur sa main.*]

C'est une ville, en vérité,
 Aussi grande quasi que Thébe.

La rivière est comme-là.
 Ici nos gens se campèrent,

Et l'espace que voilà,
 Nos ennemis l'occupèrent.

Sur un haut, vers cet endroit,
 Etoit leur infanterie;

Et plus bas, du côté droit,
 Etoit la cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prières,
 Tous les ordres donnés, on donne le signal;
 Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
 Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
 Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,

Et vous allez voir comme quoi
 Voilà notre avant garde à bien faire animée;
 Là, les archers de Créon notre roi;

Et voici le corps d'armée,
 [*On fait un peu de bruit.*]

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
 J'entends quelque bruit, ce me semble.

S C E.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la
maison d'Amphitruon.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant soit peu, se rassûre,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu feras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me semble sans pareille,
Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus sommeille
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud?
Mon bras sçaura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! Par ma foi j'avois raison?
C'est fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maison,
Certain homme, dont l'encolure,
Ne me présage rien de bon.

Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

[*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc est ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainsi?

[*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu.*]

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte;
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oïson.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul, comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

[*à part.*]

Moi. Courage, Sosie.

COMEDIE.

187

MERCURE.

Quel est ton fort? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie;

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument par force ou par amour,

Je veux sçavoir de toi, traître,

Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,

Je viens de-là, vais-là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train

De trancher avec moi de l'homme d'importance.

Il me prend un désir, pour faire connoissance,

De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain!

[Mercure donne un soufflet à Sosie.]

SOSIE.

Ah! ah! C'est tout de bon?

138 A M P H I T R I O N ,

M E R C U R E .

Non , ce n'est que pour rire
Et répondre à tes quolibets.

S O S I E .

Tudieu ! L'ami , sans vous rien dire ,
Comme vous baillez des soufflets !

M E R C U R E .

Ce sont là de mes moindres coups ,
De petits soufflets ordinaires.

S O S I E .

Si j'étois aussi prompt que vous ,
Nous ferions de belles affaires.

M E R C U R E .

Tout cela n'est encor rien ,
Nous verrons bien autre chose ;
Pour y faire quelque pause ,
Poursuivons notre entretien.

S O S I E .

Je quitte la partie.

[*Sosie veut s'en aller.*]

M E R C U R E arrêtant *Sosie*.

Où vas-tu ?

S O S I E .

Que t'importe ?

M E R C U R E .

Je veux sçavoir où tu vas.

S O S I E .

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

M E R C U R E .

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace ,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

S O S I E .

Quoi ! Tu veux , par ta menace ,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

M E R C U R E .

Comment chez nous ?

S O S I E .

Où , chez nous.

COMEDIE. 189

MERCURE.

O le traître!

Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute;

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sofie.

MERCURE.

Hé? Comment?

SOSIE.

Sofie.

MERCURE.

Ecoute.

Sçais-tu que de ma main je t'affomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage est ton ame faisie?

MERCURE.

Qui te donne di-moi, cette témérité

De prendre le nom de Sofie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté,

190 AMPHITRION,

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu n'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie

De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Sosie à présent? Qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose;
Et tout le changement que je trouve à la chose,

C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

COMEDIE.

191

SOSIE.

De grace, fai trêve à tes coups.

MERCURE.

Fai donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Et-tu Sosie encore? Di, traître,

SOSIE.

Hélas! Je suis ce que tu veux.

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,

Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vray, jusqu'ici j'ai crû la chose claire;

Mais ton bâton, sur cette affaire,

M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thèbes l'avoue;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; &, si quelqu'un s'y joue,

Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel! Me faut-il ainsi renoncer à moi-même.

Et par un imposteur me voir voler mon nom?

Que son bonheur est extrême

De ce que je suis poltron!

Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,

Tu murmures je ne sçais quoi?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence

De parler un moment à toi,

192 AMPHITRION,

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en feront point.
Signons une trêve.

MERCURE.

Passe;

Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaisie!
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne fois pas moi, que je ne fois Sosie?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.* }

Comment? Tu peux....

SOSIE.

Ah! Tout doux!

Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi! Pendard, imposteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,

Di-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole....

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis, est-il en ta puissance,
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvai-je! Est-ce que je sommeille!
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?

N^o

Ne sens-je pas bien que je veille?
 Ne suis-je pas dans mon bon sens?
 Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
 A venir en ces lieux vers Alcène sa femme?
 Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
 Un récit de ses faits contre nos ennemis?
 Ne suis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure?
 Ne tiens-je pas une lanterne en main?
 Ne te trouvais-je pas devant notre demeure?
 Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain?
 Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
 Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
 N'as-tu pas, sur mon dos, exercé ta furie?
 Ne m'as-tu pas roué de coups?
 Ah! Tout cela n'est que trop véritable,
 Et, plutôt au Ciel, le fût-il moins!
 Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;
 Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
 Un affommant éclat de mon juste courroux.
 Tout ce que tu viens de dire
 Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
 Cette lanterne sçait comme je suis parri.
 Amphitryon, du camp, vers Alcène sa femme.
 M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
 C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcène;
 Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
 Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
 Qui nous fait remporter une victoire pleine;
 Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
 C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
 Fils de Dave, honnête berger,
 Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
 Mari de Cléanthis la prude;
 Dont l'humeur me fait enrager;

Tome IV.

Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
 Sans en avoir jamais dit rien;
 Et jadis, en public, fus marqué par derrière
 Pour être trop homme de bien.

S O S I E *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
 On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
 Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
 Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
 En effet, maintenant que je le considère,
 Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
 Faisons-lui quelque question,
 Afin d'éclaircir ce mystère.

[haut.]

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
 Qu'est-ce qu'Amphitriton obtient pour son partage?

M E R C U R E.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis.
 Dont leur chef se paroît comme d'un rare ouvrage.

S O S I E.

A qui destine-t-il un si riche présent?

M E R C U R E.

A sa femme; &, sur elle; il le veut voir paroître.

S O S I E.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

M E R C U R E.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

S O S I E *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
 Et de moi, je commence à douter tout de bon,
 Près de moi, par la force, il est déjà Sosie;
 Il pourroit bien encor l'être par la raison.
 Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
 Il me semble que je suis moi.
 Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,
 Pour démêler ce que je voi.

Ce que j'ai fait tout seul, & que n'a vu personne,
 A moins d'être moi-même, on ne le peut sçavoir.
 Par cette question, il faut que je l'étonne;
 C'est de quoi le confondre, & nous allons le voir.

[haut.]

orsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,

Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,

Je coupai bravement deux tranches succulentes,

Dont je scus fort bien me bourrer.

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,

Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,

Je pris un peu de courage

Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve sans pareille

En sa faveur conclut bien;

En l'on n'y peut dire rien,

S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne scaurois nier, aux preuves qu'on m'expose,

Que tu ne sois Sosie; & j'y donne ma voix.

Mais si tu l'es, di-moi qui tu veux que je sois;

Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne ferai plus Sosie,

Sois-le, j'en demeure d'accord;

Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,

Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.

Mais il faut terminer enfin par quelque chose;

Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah! Tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah! Qu'est-ce-ci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.

Laissons ce diable d'homme, & retournons au port,

O juste Ciel! J'ai fait une belle ambassade!

196 A M P H I T R I O N ,

M E R C U R E *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; &c , sous ce traitement,
De beauconp d'actions il a reçu la peine
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

S C E N E III.

JUPITER *sous la figure d'Amphitrion* , ALC-
MENE, CLEANTHIS, MERCURE.

J U P I T E R .

Defendez, chere Alcmène, aux flambeaux d'ap-
procher,

Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûe ;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,

Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans

Où me tenoit lié la gloire de nos armes,

Aux devoirs de ma charge, a volé les instans

Qu'il vient de donner à vos charmes.

Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré

Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;

Et j'en veux pour témoin unique

Celle qui peut m'en sçavoir gré.

A L C M E N E .

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;

Et l'éclat de votre victoire

Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;

Mais, quand je vois que cet honneur fatal

Eloigne de moi ce que j'aime,

Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,

De lui vouloir un peu de mal ;

Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême ,

Qui des Thébains vous fait le Général.

C'est une douce chose, après une victoire,

Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé,
 Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
 Un triste coup, hélas! est bien-tôt arrivé.
 De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
 Au moindre choc dont on entend parler?
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,

Par où jamais se consoler

Du coup dont elle est menacée?

Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
 Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il
 aime?

J U P I T E R.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
 Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,
 Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
 De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
 Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
 Aux tendres sentimens que vous me faites voir,
 Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alc-
 mène,

Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
 Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
 Je dussé les faveurs que je reçois de vous,
 Et que la qualité que j'ai de votre époux,
 Ne fût point ce qui me les donne.

A L C M E N E.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
 Tient le droit de paroître au jour,
 Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule,
 Dont s'embarrasse votre amour.

J U P I T E R.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse,
 Passe aussi celle d'un époux,
 Et vous ne sçavez pas, dans des momens si doux,
 Quelle en est la délicatesse.
 Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
 Sur cent petits égards s'attache avec étude,
 Et se fait une inquiétude
 De la manière d'être heureux.

En moi, belle & charmante Alméne,
 Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
 Mais l'amant seul me touche; à parler franchement,
 Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
 Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,
 Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;

Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.

Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
 Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
 Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs

La douceur est empoisonnée.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,
 Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
 L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

A L C M E N E.

Amphitriton, en vérité,
 Vous vous moquez de tenir ce langage,
 Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

J U P I T E R.

Ce discours est plus raisonnable,
 Alcmène, que vous ne pensez,
 Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
 Et, de retour au port, les momens sont pressés.
 Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
 Pour un tems m'arrache de vous,
 Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez
 L'époux

Songez à l'amant, je vous prie.

A L C M E N E.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux,
 Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.



SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel ! Que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi ! C'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte ?
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer :

CLEANTHIS.

Mais quoi ! Partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régaler ?

MERCURE.

Diantre ? Où veux-tu que mon esprit,
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et, depuis un long-tems, nous nous sommes tout dit.

200 A M P H I T R I O N ,

C L E A N T H I S .

Regarde, traître, Amphitryon;
Voi combien pour Alcmène il étale de flamme;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

M E R C U R E .

Hé, mon Dieu! Cléanthis, ils sont encore amans.
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pousser les beaux sentimens.

C L E A N T H I S .

Quoi! Suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

M E R C U R E .

Non, je n'ai garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

C L E A N T H I S .

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

M E R C U R E .

Mon Dieu! Tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

C L E A N T H I S .

Comment? De trop bien vivre, on te voit me blâmer?

M E R C U R E .

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'affommer.

C L E A N T H I S .

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

M E R -

COMEDIE.

201

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les fots,
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur, & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! Tu souffrirois, sans nulle répugnance;
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode.

J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! Que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.



AMPHITRION,
ACTE SECOND.
SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.

V I E N - ç A , bourreau , vien - ça . Sçai - tu ,
maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que , pour te traiter comme je le désire ,
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

S O S I E .

Si vous le prenez sur ce ton ,
Monsieur , je n'ai plus rien à dire ;
Et vous aurez toujours raison .

A M P H I T R I O N .

Quoi ! Tu veux me donner pour des vérités , traître ,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

S O S I E .

Non , je suis le valet , &c vous êtes le maître ;
Il n'en fera , Monsieur , que ce que vous voudrez .

A M P H I T R I O N .

Ça , je veux étouffer le courroux qui m'enflamme ,
Et , tout du long , t'ouïr sur ta commission .

Il faut , avant que voir ma femme ,
Que je débrouille ici cette confusion .
Rappelle tous tes sens , rentre bien dans ton ame ;
Et réponds , mot pour mot , à chaque question .

S O S I E .

Mais , de peur d'incongruité ,
Dites-moi , de grace , à l'avance ,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité .
Parlerai-je , Monsieur , selon ma conscience ,
Ou comme , auprès des grands , on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité ,
Ou bien user de complaisance ?

COMEDIE.

203

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire,
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois sçu prescrire...

SOSIE.

Je suis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment? Coquin.

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices,
Divers panchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'exposer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis. . . .

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

204 AMPHITRION,

AMPHITRION.

Ensuite ?

S O S I F.

On m'est venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui ?

S O S I E.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcène;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes !

S O S I E.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Est-ce songe ? Est-ce yvrognerie ?
Aliénation d'esprit ?
Ou méchante plaisanterie ?

S O S I E

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole :
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;
Que le moi, que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & dispos;
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & casser des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

S O S I E.

Si vous vous mettez en courroux,

Plus de conférence entre nous;
 Vous sçavez que d'abord tout cesse.

AMPHITRION.

Non, sans emportement je te veux écouter;
 Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conscience,
 Au mystère nouveau que tu me viens conter,
 Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raison; & la chose à chacun
 Hors de créance doit paroître.
 C'est un fait à n'y rien connoître,
 Un conte extravagant, ridicule, importun;
 Cela choque le sens commun;
 Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, sans une peine extrême.
 Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé;
 Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
 Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
 J'ai vû que c'étoit moi, sans aucun stratagème;
 Des pieds, jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
 Beau, l'air noble, bien pris, les manières char-

mantes,

Enfin deux gouttes de lait
 Ne sont pas plus ressemblantes;
 Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
 J'en ferois fort satisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
 Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon, entré? Hé, de quelle sorte?
 Ai-je voulu jamais entendre de raison,
 Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRION.

Comment donc?

206 A M P H I T R I O N ,

S O S I E.

Avec un bâton ,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

A M P H I T R I O N.

On t'a battu ?

S O S I E.

Vrayment !

A M P H I T R I O N.

Et qui ?

S O S I E.

Moi.

A M P H I T R I O N.

Toi, te battre ?

S O S I E.

Oui, moi, Non pas le moi d'ici ,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

A M P H I T R I O N.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

S O S I E.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;
C'est un drôle qui fait des rages.

A M P H I T R I O N.

Achévons. As-tu vû ma femme ?

S O S I E.

Non.

A M P H I T R I O N.

Pourquoi ?

S O S I E.

Par une raison assez forte.

A M P H I T R I O N.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? Explique-toi.

S O S I E.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
 Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,
 Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte,
 Ce moi, qui m'a fait filer doux,
 Ce moi, qui le seul moi veut être,
 Ce moi, de moi-même jaloux,
 Ce moi vaillant, dont le courroux
 Au moi poltron s'est fait connoître;
 Enfin ce moi, qui suis chez nous,
 Ce moi, qui s'est montré mon maître,
 Ce moi qui m'a roué de coups.

A M P H I T R I O N.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
 Il se soit troublé le cerveau.

S O S I E.

Je veux être pendu, si j'ai bû que de l'eau:
 A mon serment, on m'en peut croire.

A M P H I T R I O N.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient por-
 tés,
 Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères
 T'ait fait voir toutes les chimères,
 Dont tu me fais des vérités.

S O S I E.

Tout aussi peu. Je n'ai point somméillé,
 Et n'en ai même aucune envie.
 Je vous parle bien éveillé,
 J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
 Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
 Quand il m'a si bien étrillé.

A M P H I T R I O N.

Sui-moi, je t'impose silence.
 C'est trop me fatiguer l'esprit.
 Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
 D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

S O S I E *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
 Partant d'un homme sans éclat.
 Ce seroient paroles exquises,
 Si c'étoit un grand qui parlât.

Entrons sans davantage attendre.
 Mais Alcène paroît avec tous ses appas;
 En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
 Et mon abord la va surprendre.

S C E N E II.

A L C M E N E , A M P H I T R I O N ,
 C L E A N T H I S , S O S I E .

A L C M E N E *sans voir Amphitryon.*

Allons, pour mon époux, Cléanthis, vers les
 Dieux,

Nous acquitter de nos hommages;
 Et les remercier des succès glorieux,
 Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages:
 [*apercevant Amphitryon.*]
 O Dieux!

A M P H I T R I O N .

Fasse le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
 Avec plaisir soit revû de sa femme;
 Et que ce jour, favorable à ma flâme,
 Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
 Que j'y retrouve autant d'ardeur
 Que vous en rapporte mon ame!

A L C M E N E .

Quoi! De retour si-tôt?

A M P H I T R I O N .

Certes, c'est, en ce jour,
 Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
 Et ce, Quoi si-tôt de retour?
 En ces occasions, n'est guères le langage
 D'un cœur bien enflammé d'amour.
 J'osois me flâter, en moi-même,
 Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
 L'attente d'un retour ardemment désiré,
 Donne à tous les instans une longueur extrême;
 Et l'absence de ce qu'on aime,
 Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

A L C -

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRION.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;

Et vous comptez les momens de l'absen

En personne qui n'aime pas.

Lorsque l'on aime comme il faut,

Le moindre éloignement nous tue;

Et ce dont on chérit la vûe,

Ne revient jamais assez tôt.

De votre accueil, je le confesse,

Se plaint ici mon amoureuse ardeur:

Et j'attendois, de votre cœur,

D'autres transports de joye &c de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi

Vous fondez les discours que je vous entends faire;

Et, si vous vous plaignez de moi,

Je ne sçais pas, de bonne foi,

Ce qu'il faut pour vous satisfaire.

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux re-
tour,

On me vit témoigner une joye assez tendre;

Et rendre aux soins de votre amour,

Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'atten-
dre.

AMPHITRION.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux

Les soudains mouvemens d'une entière allégresse?

Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux;

Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là ?

ALCMENE.

Que même votre amour;

Montra de mon accueil une joye incroyable;

Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,

Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,

Ma surprise soit si coupable.

210 AMPHITRION,

AMPHITRION.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcène, dans votre ame
A prévenu la vérité?

Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit, vers ma flâme,
Assez amplement acquitté?

ALCÈNE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame;
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flâme,
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCÈNE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCÈNE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcène.

ALCÈNE.

Laiſſons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRION.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guères de jeu, que trop loin on ne mène.

ALCÈNE.

Sans doute; &c, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Est-ce donc que, par là, vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, cessons, Alcmène, je vous prie;
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitriton, c'est trop pousser l'amusement;
Finißons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous osez me soutenir en face,
Que, plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier en ces lieux, vous vintes sur le soir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne feroit étonné,
Sofie?

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'elébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRION.

Alcmène, au nom de tous les Dieux;
Ce discours a d'étranges suites,
Reprenez vos sens un peu mieux;
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,

212 A M P H I T R I O N ,

S'il étoit vray qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Pterélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

A M P H I T R I O N .

Quoi ! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

A L C M E N E .

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

A M P H I T R I O N .

Et comment?

A L C M E N E montrant , à sa ceinture, le
nœud de diamans.

Le voici.

A M P H I T R I O N .

Sofie?

S O S I E tirant de sa poche un coffret.

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monfieur ; la feindre est inutile.

A M P H I T R I O N regardant le coffret:
Le cachet est entier.

A L C M E N E présentant à Amphitruon
le nœud de diamans.

Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

A M P H I T R I O N .

Ah Ciel ! O juste Ciel !

A L C M E N E .

Allez, Amphitruon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

A M P H I T R I O N .

Romps vite ce cachet.

S O S I E ayant ouvert le coffret.

Ma foi, la place est vuide,
Il faut que, par magie, on ait sçû le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il soit venu sans guide,
Vers celle qu'il a sçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE *à Amphitrion.*

Si sa bouche dit vray, nous avons même fort;
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRION.

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRION *à part.*

O Ciel! Quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui passent la nature,
Et mon honneur redoute une aventure,
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRION.

Non, mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez ce récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRION.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importants, qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRION.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

214 AMPHITRION,

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une reprise.

AMPHITRION *à part.*

Ah ! D'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez destiné.

Votre cœur, avec véhémence,
M'éta la de ses feux route la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné;
L'aïse de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience,
Pour le retour, s'étoit donné;

Et jamais votre amour, en pareille occurence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRION *à part,*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE,

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;

Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitricion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

Ensuite, s'il vous plait?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes;
Et, le soupé fini, nous nous fîmes coucher.

AMPHITRION.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRION *à part.*

Ah ! C'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE,

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
 Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
 Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,

Dir, de toutes les faussetés,
 La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitriton!

AMPHITRION.

Perfide!

ALCMENE.

Ah! Quel emportement!

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
 Ce revers vient à bout de toute ma constance;
 Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
 Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
 Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRION.

Je ne sçais pas; mais ce n'étoit pas moi,
 Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
 Et l'imposture est effroyable,
 C'est trop me pousser la-dessus
 Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,
 Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
 Qui me tient à vous enchaînée
 Tous ces détours sont superflus;
 Et me voilà déterminée,

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
 C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
 C'est le moins qu'on doit voir, & les choses, peut-être,
 Pourront n'en pas là demeurer.

216 A M P H I T R I O N ,

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
 Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
 Mais le détail encor ne m'en est pas sensible;
 Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
 Votre frere, déjà peut hautement répondre,
 Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
 Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
 Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
 Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère,
 Jusques à présent inoui;
 Et, dans les mouvemens d'une juste colère,
 Malheur à qui m'aura trahi.

S O S I E.

Monsieur. . . .

A M P H I T R I O N.

Ne m'accompagne pas,
 Et demeure ici pour m'attendre.

C L E A N T H I S à *Alcmène*.

Faut-il. . . .

A L C M E N E.

Je ne puis rien entendre.
 Laisse moi seule, & ne suis point mes pas.

S C E N E III.

C L E A N T H I S, S O S I E.

C L E A N T H I S à part.

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
 Mais le frere sur le champ
 Finira cette querelle.

S O S I E à part..

C'est ici, pour mon maître un coup assez touchant;
 Et son aventure est cruelle.
 Je crains fort, pour mon fait, quelque chose ap-
 prochant;
 Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

C L E.

C L E A N T H I S *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

S O S I E *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en sçaurois défendre,
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

C L E A N T H I S.

Ah, ah! Tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous.

S O S I E.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en cour-
roux;

Et sur rien tu te formalises?

C L E A N T H I S.

Qu'appelles-tu sur rien? Di?

S O S I E.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sçais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

C L E A N T H I S.

Je ne sçais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

S O S I E.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux?

C L E A N T H I S.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

S O S I E.

Et quel?

Tome IV.

K

218 AMPHITRION,

CLEANTHIS.

Quoi ! Tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je sçais fort bien le contraire ;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne sçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret ;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as sçu traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable & sincère,
Et me condamnerai, moi-même, si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment ! Amphitryon m'ayant sçu disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu ! Tu ne sçais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

C L E A N T H I S.

Je te scûs exprimer des tendresses de cœur;
 Mais, à tous mes discours, tu fus comme une foudre;
 Et jamais un mot de douceur
 Ne te pût sortir de la bouche.

S O S I E *à part.*

Courage.

C L E A N T H I S.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper,
 Sachaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;
 Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
 Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
 Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

S O S I E.

Quoi! Je ne couchai point?

C L E A N T H I S.

Non, lâche.

S O S I E.

Est-il possible?

C L E A N T H I S.

Traître, il n'est que trop assuré,
 C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible,
 Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
 Tu t'es d'avec moi séparé
 Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

S O S I E *à part.**Viyat, Sosie.*

C L E A N T H I S.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?
 Tu ris après ce bel outrage?

S O S I E.

Que je suis de moi satisfait!

C L E A N T H I S.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

S O S I E.

Je n'aurois jamais crû que j'eusse été si sage.

C L E A N T H I S.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
 Tu m'en fais éclater la joye en ton visage.

K 2

220 AMPHITRION,

SOSIE.

Mon Dieu! Tout doucement. Si je paroïs joyeux;
Croï que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la forte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sçachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les Médecins disent, quand on est yvre,
Que, de sa femme, on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pelans, & qui ne sçauroient vivre.
Voi, si mon cœur n'eût sçu de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en ensuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des Médecins.
Avec leurs raisonnemens fades,
Qu'ils réglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains;
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix sévères,
De cent fots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'Amour conjugal;
Et les Médecins sont des bêtes.

COMEDIE.

221

SOSIE.

Cour'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux;
Ce font d'honnêtes gens, quoique le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mé-
prise.

Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! Pour cet article, j'ai tort,
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de fuivre ce transport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause,
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiser Alcène;
De bannir les chagrins que son cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccomoder.

[*à Cleantis.*]

Alcène est là haut, n'est-ce pas?

K 3

222 A M P H I T R I O N ,

C L E A N T H I S .

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la solitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

J U P I T E R .

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

S C E N E V .

C L E A N T H I S , S O S I E .

C L E A N T H I S .

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

S O S I E .

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable ?

C L E A N T H I S .

Que, si toutes nous faisons bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

S O S I E .

Cela se dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochés;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées.
Si le diable les prenoit tous.

C L E A N T H I S .

Vrayment...

S O S I E .

Le voici. Taisons-nous.



SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEAN-
THIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace....

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi....

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige
[haut.]

Souffrez que mon cœur....

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne ferez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.

Je vous suivrai par tout, Alcmène.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

K 4

224 AMPHITRION,

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Qui, je vous vois comme un monstre effroyable,

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable;

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable,

C'est un supplice qui m'accable;

Et je ne vois rien sous les Cieux

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;

Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit

De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! Que vous a donc fait ma flamme,

Pour me pouvoir, Alcène, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste Ciel! Cela se peut-il demander?

Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! D'un esprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?

Est-ce-là cet amour si tendre,

Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce n'est pas; & vos lâches injures

En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné;

Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné.

C'est

C'est, en sa place, un courroux inflexible,
 Un vif ressentiment, un dépit invincible,
 Un désespoir d'un cœur justement animé
 Qui prétend vous haïr pour cet affront sensible;
 Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
 Et c'est haïr autant qu'il est possible.

J U P I T E R.

Hélas! Que votre amour n'avoit guères de force,
 Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
 Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,
 Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

A L C M E N E.

Ah! C'est cela dont je suis offensée,
 Et que ne peut pardonner mon courroux.
 Des véritables traits d'un mouvement jaloux
 Je me trouveroï moins blessée.

La jalousie a des impressions,
 Dont bien souvent la force nous entraîne;
 Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
 Sans doute, avec assez de peine,
 Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
 A dequoi ramener une ame qu'il offense;

Et, dans l'amour qui lui donne naissance
 Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
 Des raisons pour être excusé.
 De semblables transports contre un ressentiment;
 Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître;

Et l'on donne grace aisément

A ce dont on n'est pas le maître.

Mais que, de gayeté de cœur,

On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
 Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,

Bleßer la tendresse & l'honneur

D'un cœur qui chèrement nous aime;

Ah! C'est un coup trop cruel en lui-même;

Et que jamais n'oubliera ma douleur.

J U P I T E R.

Oui, vous avez raison, Alcmené, il se faut rendre.

Cette action, sans doute, est un crime odieux,

Je ne prétends plus le défendre à vos yeux;

Et donne au vôtre à qui se prendre

De ce transport injurieux.

K 5

A vous en faire un aveu véritable,
 L'époux, Alcène, a commis tout le mal,
 C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
 L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
 Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.
 Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
 Trop de respect & de tendresse;
 Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
 Il avoit eu la coupable foiblesse,
 De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
 Où pour vous l'on doit toujours être;
 A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
 Et, par le droit d'hymen, il s'est crû tout permis.
 Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
 Lui seul a maltraité votre aimable personne;
 Haïssez, détestez l'époux,
 J'y consens; & vous l'abandonne.
 Mais, Alcène, sauvez l'amant de ce courroux
 Qu'une telle offense vous donne;
 N'en jetez pas sur lui l'effet,
 Démêlez-le un peu du coupable;
 Et, pour être enfin équitable,
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

A L C M E N E .

Ah! Toutes ces subtilités
 N'ont que des excuses frivoles;
 Et, pour les esprits irrités,
 Ce sont des contre-tems, que de telles paroles,
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
 Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
 Tout y devient l'objet de mon courroux;
 Et, dans sa juste violence,
 Sont confondus & l'amant & l'époux.
 Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
 Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
 Tous deux ils sont peints à mes yeux,
 Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée;
 Et tous deux me sont odieux.

J U P I T E R .

Hé bien, puisque vous le voulez,
 Il faut donc me charger du crime.

Où, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
 A vos ressentimens, en coupable victime.
 Un trop juste dépit contre moi vous anime;
 Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.

C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,
 Et que, de me fuir en tous lieux,
 Votre colère me menace.

Je dois vous être un objet odieux,
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
 Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe;

D'avoir offensé vos beaux yeux,
 C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux;
 Et je mérite enfin, pour punir cette audace,

Que, contre moi, votre haine ramasse
 Tous les traits les plus furieux.

Mais mon cœur vous demande grace;
 Pour vous la demander je me jette à genoux;
 Et la demande au nom de la plus vive flamme,
 Du plus tendre amour dont une ame
 Puisse jamais brûler pour vous.

Si votre cœur, charmante Alcène,
 Me refuse la grace où j'ose recourir;
 Il faut qu'une atteinte soudaine
 M'arrache, en me faisant mourir,
 Aux dures rigueurs d'une peine
 Que je ne sçaurois plus souffrir,
 Oui, cet état me désespère,
 Alcène, ne présumez pas

Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas;
 Je puisse vivre un jour avec votre colère.
 Déjà de ces momens la barbare longueur

Fait, sous des atteintes mortelles,
 Succomber tout mon triste cœur;
 Et, de mille vautours, les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
 Alcène, vous n'avez qu'à me le déclarer;
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable;
 Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
 Puisqu'il a pu sâcher un objet adorable,

228 AMPHITRION,

Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramènes;
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah! Trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène!

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflam-
mé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine..

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine..

JUPITER.

vous me haïssez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

COMÉDIE.

220

ALCMENE.

Qui ne sçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez

Cette colère qui m'accable,

Et que vous m'accordiez le pardon favorable,

Que je vous demande à vos pieds.

[Sofie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.]

Résolvez ici l'un des deux,

Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas! Ce que je puis résoudre

Paroit bien plus que je ne veux.

Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne;

Mon cœur a trop sçu me trahir,

Dire qu'on ne sçauroit haïr,

N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse...

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Vas, Sofie, & dépêche-toi,

Voi, dans les doux transports dont mon ame est chargée,

Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,

Et les invite à dîner avec moi.

[bas à part.]

Tandis que d'ici je le chasse,

Mercure remplira sa place.



230 A M P H I T R I O N ,

S C E N E V I I .

C L E A N T H I S , S O S I E .

S O S I E .

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage?

C L E A N T H I S .

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

S O S I S .

Quoi! Tu ne veux pas?

C L E A N T H I S .

Non.

S O S I E .

Il ne m'importe guère,
Tant pis pour toi.

C L E A N T H I S .

Là, là, revien.

S O S I E .

Non, morbleu. Je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère.

C L E A N T H I S .

Va, va, traître, laisse-moi faire,
On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

OUI, sans doute, le fort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sçache.
Je ne sçaurois trouver, portant par tout mes pas,

Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du fouci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur allégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à passer je m'apprête
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! Qu'on est peu flaté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire

Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie à tout propos
Me promène sur ma disgrâce;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en per-

sonne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,

232 A M P H I T R I O N,

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences;
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie

On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui, sur ses sens troublés, ait scû prendre crédit:
Ah! Fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit véritable;

Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

S C E N E II.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitron, sans être vu, ni entendu par Amphitron.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Jem'en veux faire au moins qui soient d'autre nature;
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitron hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète;
Et je me sens, par ma planète;
A la malice un peu porté.

AMPHITRION *sans voir Mercure.*
D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

A M-

AMPHITRION.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRION *appercevant Mercure
qu'il prend pour Sosie.*

Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi?
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;

Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom;

As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là bas?

AMPAITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

234 A M P H I T R I O N ,

M E R C U R E .

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyerai d'ici des messagers fâcheux.

A M P H I T R I O N .

O Ciel ! Vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

M E R C U R E .

Hé bien ? Qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille & paroît effaré !

Si, des regards, on pouvoit mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

A M P H I T R I O N .

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudens propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

M E R C U R E .

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparaître ;

Tu pourras y gagner quelque contusion.

A M P H I T R I O N .

Ah ! Tu scauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

M E R C U R E .

Toi, mon maître ?

A M P H I T R I O N .

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

M E R C U R E .

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

A M P H I T R I O N .

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

M E R C U R E .

Amphitryon ?

A M P H I T R I O N .

Sans doute.

M E R C U R E .

Ah ! Quelle vision !

Dis nous un peu. Quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRION.

Comment! Encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRION.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRION.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRION.

Ah! Je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passé, mon pauvre ami, croi-moi,

Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin. Va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitriton dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment! Amphitriton est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien;

Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,

Est auprès de la belle Alcmène,

A jouir des douceurs d'un aimable entretien,

Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés,

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'excès de tes témérités.



S C E N E III.

A M P H I T R I O N *seul.*

Ah ! Quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme ?
 En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?
 Et, si les choses sont comme le traître dit,
 Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme ?
 A quel parti me doit résoudre ma raison ?
 Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre ?
 Et dois-je, en mon courroux, renfermer, ou répandre
 Le déshonneur de ma maison ?
 Ah ! Faut-il consulter, dans un affront si rude ?
 Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager ;
 Et toute mon inquiétude
 Ne doit aller qu'à me venger.

S C E N E VI.

A M P H I T R I O N , S O S I E , N A U C R A -
 T E S & P O L I D A S dans le fond du
Théâtre.

S O S I E *d'Amphitruon.*

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire
 C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

A M P H I T R I O N .

Ah ! Vous voilà.

S O S I E .

Monsieur.

A M P H I T R I O N .

Insolent téméraire.

S O S I E .

Quoi ?

A M P H I T R I O N .

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

S O S I E .

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

A M P H I T R I O N *mettant l'épée à la main.*
 Ce que j'ai, misérable ?

COMEDIE.

237

S O S I E à *Naucratès & à Polidas.*

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES à *Amphitryon.*

Ah! De grace, arrêtez.

S O S I E.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud?

[à *Naucratès.*]

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

S O S I E.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi
c'est.

NAUCRATES à *Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

S O S I E.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment! Il vient d'avoir l'audace

De me fermer la porte au nez;

Et de joindre encor la menace

A mille propos effrenés.

[mettant l'épée à la main.]

Ah! Coquin.

S O S I E tombant à genoux.

Je suis mort.

NAUCRATES à *Amphitryon.*

Calmez cette colère.

S O S I E.

Messieurs.

P O L I D A S à *Sofie.*

Qu'est-ce?

S O S I E.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout à l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir d'Alcmène, apaisé le courroux.
Sosie se relève.

AMPHITRION.

O Ciel! Chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sçais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature,
Qu'ayant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystère, & sçachons notre sort.
Hélas! Je brûle de l'apprendre;
Et je le crains plus que la mort.
[Amphitriton frappe à la porte de sa maison.]

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES,
POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRION.

Que vois-je, justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! Quel est ce prodige?
Quoi? Deux Amphitrions ici nous sont produits?

AMPHITRION *à part*,

Mon ame demeure transe.

Hélas! Je n'en puis plus, l'aventure est à bout,

Ma destinée est éclaircie;

Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,

Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE *passant du côté de Jupiter*.

Messieurs, voici le véritable.

L'autre est un imposteur digne de châtimement.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable

Suspend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'est trop être érudés par un fourbe exécrable,

Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitrion qui a mis l'épée à la main*.

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laissez-moi.

240 A M P H I T R I O N ,

N A U C R A T E S .

Dieux ! Que voulez-vous faire ?

A M P H I T R I O N .

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

J U P I T E R .

Tout beau. L'empportement est fort peu nécessaire ;
Et, lorsque, de la sorte, on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

S O S I E .

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère,
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

A M P H I T R I O N à *Sosie*.

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

S O S I E .

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

A M P H I T R I O N .

Laissez-moi m'affouvir dans mon courroux extrême ;
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

N A U C R A T E S arrêtant *Amphitryon*.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

A M P H I T R I O N .

Quoi ! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ;

N A U C R A T E S .

Que voulez-vous qu'à cette vûe

Fassent nos résolutions,

Lorsque, par deux Amphitryons,

Toute notre chaleur demeure suspendue ?

A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,

Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.

Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,

Du salut des Thébains le glorieux appui ;

Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui ;

Et

Et ne sçaurions juger dans lequel il peut être,
 Notre parti n'est point douteux,
 Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière;
 Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
 Et c'est un coup trop hazardeux
 Pour l'entreprendre sans lumière.
 Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture;
 Et, dès que nous aurons démêlé l'avanture,
 Il ne nous faudra point dire notre devoir,

JUPITER.

Oui, vous avez raison; & cette ressemblance,
 A douter de tous deux, vous peut autoriser.
 Je ne m'offense point de vous voir en balance;
 Je suis plus raisonnable, & sçais vous excuser.
 L'œil ne peut entre nous faire de différence;
 Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
 Vous ne me voyez point témoigner de colère,
 Point mettre l'épée à la main,
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
 Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
 L'un de nous est Amphitryon,
 Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
 C'est à moi de finir cette confusion,
 Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
 Et n'ait plus de rien dire, aucune occasion.
 C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
 De la vérité pure ouvrir la connoissance;
 Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
 Pour affecter la circonstance,
 De l'éclaircir aux yeux de tous.

Alcmène attend de moi ce public témoignage,
 Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
 Veut qu'on la justifie, & j'en vais prendre soin.
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage,
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
 Attendant avec vous ces témoins souhaités,

Ayez, je vous prie, agréable
 De venir honorer la table,
 Où vous a Sosie invités.

Tome IV.

L

S O S I E.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution;
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

A M P H I T R I O N.

O Ciel! Puis-je plus bas me voir humilié?
Quoi? Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié!

N A U C R A T E S à *Amphitryon*.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre
Les ressentimens de saison.

Je ne sçais pas s'il impose;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

A M P H I T R I O N.

Allez, foibles amis, & fâchez l'impostura.
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prêter la main à mon juste courroux.

J U P I T E R.

Hé bien, je les attends; & sçaurai décider
Le différend en leur présence.

A M P H I T R I O N.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
Mais rien ne te sçauroit sauver de ma vengeance.

J U P I T E R.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre;
Et tantôt je sçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

A M P H I T R I O N.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y sçauroit soustraire;
Et, jusques aux enfers, j'irai suivre tes pas.

J U P I T E R.

Il ne sera pas nécessaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

COMEDIE.

243

AMPHITRION *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
 Assembler des amis qui suivent mon courroux;
 Et chez moi venons, à main forte,
 Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS,
 SOSIE.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure;
 Entrons vite dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette aventure
 Confond le sens & la raison.

SOSIE.

faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises;
 Et, pleins de joye, allez tabler jusqu'à demain.

[*seul.*]

Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train
 De raconter nos vaillantises!
 Je brûle d'en venir aux prises,
 Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi! Tu viens ici mettre ton nez,
 Impudent flaireur de cuisine?

SOSIE.

Ah! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez
 Je vous ajusterai l'échine.

L 2

244 A M P H I T R I O N ,

S O S I E.

Hélas ! Brave & généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sofie, épargne un peu Sofie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

M E R C U R E.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une extrême défense,
Sous peine d'effuyer mille coups de bâton !

S O S I E.

C'est un nom que tous deux nous pouvons , à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sofie, en tous lieux, on sçait me reconnoître,
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalousies ;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sofies.

M E R C U R E.

Non, c'est assez d'un seul ; & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

S O S I E.

Du pas devant , sur moi, tu prendras l'avantage ;
Je ferai le cadet, & tu feras l'ainé.

M E R C U R E.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mongoût ;
Et je veux être fils unique.

S O S I E.

O cœur barbare & tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

M E R C U R E.

Point du tout,

S O S I E.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise,
 En cette qualité, souffre-moi près de toi.
 Je te serai par tout une ombre si soumise,
 Que tu seras content de moi.

M E R C U R E.

Point de quartier ; immuable est la loi.
 Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
 Mille coups en seront le fruit.

S O S I E.

Las ! A quelle étrange disgrâce,
 Pauvre Sosie, es-tu réduit !

M E R C U R E.

Quoi ! Ta bouche se licencie
 A te donner encore un nom que je défends ?

S O S I E.

Non, ce n'est pas moi que j'entends,
 Et je parle d'un vieux Sosie,
 Qui fut jadis de mes parens,
 Qu'avec très-grande barbarie,
 A l'heure du diné, l'on chassa de céans.

M E R C U R E.

Prend garde de tomber dans cette frénésie,
 Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

S O S I E *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
 Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

M E R C U R E.

Que dis-tu ?

S O S I E.

Rien.

M E R C U R E.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

S O S I E.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

M E R C U R E.

Certain mot de fils de putain
 A pourtant frappé mon oreille,
 Il n'est rien de plus certain.

S O S I E.

C'est donc un perroquet que le beau tems [réveille]

L 3

246 AMPHITRION,

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

S O S I E *seul.*

O Ciel! Que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure?
Allons, cédon's au fort dans notre affliction,
Suiuons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitruon.
Je l'apperceois venir en bonne compagnie.

S C E N E VIII.

AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, PO-
SICLES, SOSIE *dans un coin du théâtre
sans être vu.*

AMPHITRION *à plusieurs autres Officiers qui
l'accompagnoient.*

Arrêtez-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

P O S I C L E S.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame,

A M P H I T R I O N.

Ah! De tous les côtés, mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flâme,
Autant que pour mon honneur.

P O S I C L E S.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...

A M P H I T R I O N.

Ah! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable;
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
Desemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à
faire;

Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sçauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.

Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE à Amphitron.

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux,
Le juste châtimement d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;

Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRION.

Lève-toi. Que fais-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.

Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, à fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me dés-Sofie enfin,
Comme on vous dés-Amphitrienne.

248 A M P H I T R I O N ,

A M P H I T R I O N .

Sui-moi.

S O S I E .

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

S C E N E I X .

C L E A N T H I S , A M P H I T R I O N , A R G A T I P H O N T I D A S , P O L I D A S , N A U C R A T E S , P O S I C L E S , S O S I E .

C L E A N T H I S .

O Ciel!

A M P H I T R I O N .

Qui t'épouvante ainsi?

Quelle est la peur que je t'inspire?

C L E A N T H I S .

Las! Vous êtes là haut, & je vous vois ici.

N A U C R A T E S à *Amphitryon*.

Ne vous pressez point, le voici,

Pour donner, devant tous, les clartés qu'on désire;

Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,

Sçauront vous affranchir de trouble & de fouci.

S C E N E X .

M E R C U R E , N A U C R A T E S , P O L I D A S ,
A M P H I T R I O N , A R G A T I P H O N T I D A S ,
P O S I C L E S , C L E A N T H I S , S O S I E .

M E R C U R E .

Oui, vous l'allez voir tous; & sachez, par avance,

Que c'est le grand maître des Dieux,

Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,

Alcmène a fait du Ciel descendre dans ces lieux.

Et quant à moi, je suis Mercure,

Qui, ne sçachant que faire, ai rossé tant soit peu,

Celui dont j'ai pris la figure,

Mais, de s'en consoler, il a maintenant lieu;

Et les coups de bâton d'un Dieu

Font honneur à qui les endure.

S O -

S O S I E.

Ma foi, Monsieur le Dieu, je suis votre valet.
Je me serois passé de votre courtoisie.

M E R C U R E.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambrosie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

[*Mercury s'envole dans le Ciel.*]

S O S I E.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie?
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

S C E N E D E R N I E R E.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION,
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,
POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé
de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

Regarde, Amphitriton, quel est ton imposteur;
Et, sous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore;

Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure;
Et c'est moi, dans cette aventure,

Qui, tout Dieu que je suis, dois être le jaloux.

Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voye,

Que de paroître son époux,

L 5

250 A M P H I T R I O N ,

Que Jupiter orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pû triompher de sa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a , par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

S O S I E.

Le seigneur Jupiter sçait dorer la pillule.

J U P I T E R.

Sors donc des noirs chagrins , que ton cœur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle,
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support,
Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort.

Tu peux hardiment te flater

De ces espérances données.

C'est un crime, que d'en douter.

Les paroles de Jupiter

Sont des arrêts des destinées.

[Il se perd dans les nues.]

N A U C R A T E S.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

S O S I E.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes,

C'est un mauvais embarquement,

Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,

Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde,

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune, en mille biens féconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,

Tout cela va le mieux du monde.

Mais enfin coupons aux discours,

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires toujours,

Le meilleur est de ne rien dire.

F I N.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois Actes, représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 13 Janvier 1668.

EURIPIDE & Archippus avoient traité ce sujet de Tragicomédie chez les Grecs; c'est une des Pièces de Plaute qui a eu le plus de succès; on la jouoit encore à Rome cinq cens ans après lui; & ce qui peut paroître singulier, c'est qu'on la jouoit toujours dans des Fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au Théâtre, des mêmes Dieux qu'on adoroit dans les Temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les Scènes de Sosie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son Prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très éloignée de l'excellent Dialogue de la Nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit Dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien: il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot, que Molière doive à cet Auteur Grec.

Tous les Lecteurs exemts de préjugés savent combien l'Amphitriton François est au-dessus de l'Amphitriton Latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute:

„ *Nostri proavi Plantinos & numeros &*
 „ *Laudavere sales, nimium patienter utrumque.*

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie: *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sosie répond: *je viens avec des habits cousus. Tu as menti; replique le Dieu, tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas-là le comique de notre Théâtre. Autant Molière paroît surpasser Plau-

té dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommoient Urbanité, autant paroît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa Pièce. Quand il falloit chez les Anciens apprendre au Spectateur quelque événement, un Acteur venoit sans façon le conter dans un monologue ; ainsi Amphitryon & Mercure viennent seuls sur la Scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les Entre-actes. Il n'y avoit pas plus d'art dans les Tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le Théâtre des Anciens, (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre, ce que l'Enfance est à l'Age mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des Commentateurs, elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une Dissertation pour prouver que l'Amphitryon de Plaute étoit fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière vouloit faire une Comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa Dissertation.

L'Amphitryon de Molière réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une Pièce pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première Comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification étoit plus propre à la Comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers Alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rythme très peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette Poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rythme dans son Agésilas.



L'AVARE,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.

LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La scene est à Paris dans la maison d'Harpagon.



J. Ponce delin. et fecit, 1740.



I

**

I
la
vo
J
E
re
m

N
ce
un
fo
M
l'
P

F
b

E
P
n
n
d
le

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE.

Hé quoi, charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois soupirer hélas! au milieu de ma joye? Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, & je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vray, le succès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! Cent choses à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

V A L E R E.

Ah! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

E L I S E.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; & ce n'est que les actions, qui les découvrent différens.

V A L E R E.

Puisque les seules actions sont connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

E L I S E.

Hélas! Qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

V A L E R E.

Mais pourquoi cette inquiétude?

E L I S E.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur
des

des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir, mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

V A L E R E.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; & quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la maniere austère dont il vit avec ses enfans, pourroit autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

E L I S E.

Ah! Valere, ne bougez d'ici, je vous prie, & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

V A L E R E.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquiescer sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que,

pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voye, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, en censurer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes duppes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'affaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais, mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, & puisqu'on ne sçauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

E L I S E.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

V A L E R E.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre, & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

E L I S E.

Je ne sçais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

S C E N E II.

(C L E A N T E, E L I S E.

C L E A N T E.

Je suis bien aisé de vous trouver seule, ma sœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

E L I S E.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

C L E A N T E.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

E L I S E.

Vous aimez?

C L E A N T E.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je fais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés, que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite, que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre, qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion, & que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

E L I S E.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

C L E A N T E.

Non, mais j'y suis résolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

E L I S E.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

C L E A N T E.

Non, ma sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, & j'appréhende votre sagesse.

E L I S E.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; &c, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

C L E A N T E.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

E L I S E.

Finissons auparavant votre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

C L E A N T E.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, &c pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; &c l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vûe.

E L I S E.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites; &c, pour comprendre ce qu'elle est il me suffit que vous l'aimiez.

C L E A N T E.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités.

fixés d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah! Ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à fonder mon pere sur les sentimens où je suis; & si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; & si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis si long-tems son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vray que tous les jours il nous donne; de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mere; & que...

CLEANTE.

J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de son humeur.

S C E N E III.

H A R P A G O N, L A F L E C H E.

H A R P A G O N.

Hors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vray gibier de potence.

L A F L E C H E *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

H A R P A G O N.

Tu murmures entre tes dents?

L A F L E C H E.

Pourquoi me chassiez-vous?

H A R P A G O N.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vite, que je ne t'affomme.

L A F L E C H E.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

H A R P A G O N.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

L A F L E C H E.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

H A R P A G O N.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévoient ce que je possède, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

L A F L E C H E.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour

vous voler? Etes vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à

[bas à part.]

ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent.

[haut.]

Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

[bas à part.]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage.

[haut.]

Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON *levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.*

Tu fais le raisonneur? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emporte-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien ça que je voye. Montre-moi tes mains.

Les voilà.

H A R P A G O N.

Les autres.

L A F L E C H E.

Les autres?

[H A R P A G O N.

Oui.

L A F L E C H E.

Les voilà.

H A R P A G O N *montrant les haut-de-chausses de la Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

L A F L E C H E.

Voyez vous-même

[H A R P A G O N *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Flèche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

L A F L E C H E *à part.*

Ah ! Qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler !

H A R P A G O N.

Hé ?

L A F L E C H E.

Quoi ?

H A R P A G O N.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

L A F L E C H E.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

H A R P A G O N.

C'est ce que je veux faire.

[*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*]

L A F L E C H E *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux !

H A R -

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrais bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaser; & d'être insolent. Tai-toi.

Tome IV.

M

L A F L E C H E.

Je ne nomme personne.

H A R P A G O N.

Je te rosserai, si tu parles.

L A F L E C H E.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

H A R P A G O N.

Te tairas-tu?

L A F L E C H E.

Oui, malgré moi.

H A R P A G O N.

Ah, ah!

L A F L E C H E *montrant à Harpagon une poche de son just-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

H A R P A G O N.

Allons, rend-le-moi sans te fouiller.

L A F L E C H E.

Quoi?

H A R P A G O N.

Ce que tu m'as pris.

L A F L E C H E.

Je ne vous ai rien pris du tout.

H A R P A G O N.

Assûrément?

L A F L E C H E.

Assûrément.

H A R P A G O N.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

L A F L E C H E *à part.*

Me voilà bien congédié.

H A R P A G O N.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

S C E N E IV.

H A R P A G O N *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort & je ne me plais point à voir ce chien de boi-

teux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent ; & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ; car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; & c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLEANTE parlant ensemble, & restant dans le fond du Théâtre.

HARPAGON se croyant seul.

Cependant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez.....

[à part, appercevant Elise & Cléante.]

O Ciel ! Je me serai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul.

[à Cléante & à Elise.]

Qu'est-ce ?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere ?

HARPAGON.

Là.....

E L I S E.

Quoi?

H A R P A G O N.

Ce que je viens de dire.

C L E A N T E.

Non.

H A R P A G O N.

Si fait, si-fait.

E L I S E.

Pardonnez-moi.

H A R P A G O N.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots.
C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la
peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, &
je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix
mille écus chez soi.

C L E A N T E.

Nous feignons à vous aborder, de peur de vous in-
terrompre.

H A R P A G O N.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous
n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous
imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille
écus.

C L E A N T E.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

H A R P A G O N.

Plût-à-Dieu que je les eusse les dix mille écus!

C L E A N T E.

Je ne crois pas...

H A R P A G O N.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

E L I S E.

Ce sont des choses...

H A R P A G O N.

J'en aurois bon besoin.

C L E A N T E.

Je pense que...

H A R P A G O N.

Cela m'accommoderoit fort.

E L I S E.

Vous êtes...

H A R P A G O N.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le
tems est misérable.

C L E A N T E.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous
plaindre; & l'on sçait que vous avez assez de bien.

H A R P A G O N.

Comment, j'ai assez de bien? Ceux qui l'ont dit
en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce
sont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

E L I S E.

Ne vous mettez point en colère.

H A R P A G O N.

Cela est étrange, que mes propres enfans me tra-
hissent, & deviennent mes ennemis.

C L E A N T E.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous
avez du bien?

H A R P A G O N.

Où De pareils discours, & les dépenses que vous
faites, seront cause qu'un de ces jours, on viendra
chez moi me couper la gorge, dans la pensée que
je suis tout coufu de pistoles.

C L E A N T E.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

H A R P A G O N.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somp-
tueux equipage que vous promenez par la ville?
Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis.
Voilà qui crie vengeance au Ciel; & , à vous pren-
dre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là
de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai
dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me
déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le
Marquis; & , pour aller ainsi vêtu, il faut bien que
vous me dérobiez.

M 3

C L E A N T E.

Hé, comment vous dérober?

H A R P A G O N.

Que sçais-je-moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

C L E A N T E.

Moi, mon pere? C'est que je joue; &c, comme je fais fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

H A R P A G O N.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien sçavoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, & si une demi douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chaussés. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

C L E A N T E.

Vous avez raison.

H A R P A G O N.

Laissons cela, & parlons d'autres affaires.

[*apercevant Cléante & Elise qui se font des signes.*]Hé? [*bas à part.*] Je crois qu'ils se font signe[*haut.*]

l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

E L I S E.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

H A R P A G O N.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

COMEDIE.

271

CLEANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon pere.

HARPAGON,

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; &

[à Cléante.]

pour commencer par un bout, avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'esprit.

M 4

HARPAGON.

Son air & sa manière?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez vous pas qu'une fille comme cela, mériterait assez que l'on songeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLEANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLEANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela par autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'amé, & je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLE-

COMEDIE.

273

CLEANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment!

CLEANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne fera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est-là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frere, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ELISE.

Au Seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

M s

H A R P A G O N *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

E L I S E *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

H A R P A G O N *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

E L I S E.

Je suis très-humble servante au Seigneur Ansel-

[faisant encore la révérence.]

me; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

H A R P A G O N.

Je suis votre très-humble valet; mais, *[contrefaisant Elise.]* avec votre permission, vous l'épouferez dès ce soir.

E L I S E.

Dès ce soir?

H A R P A G O N.

Dès ce soir.

E L I S E *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

H A R P A G O N *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

E L I S E.

Non.

H A R P A G O N.

Si.

E L I S E.

Non, vous dis-je.

H A R P A G O N.

Si, vous dis-je.

E L I S E.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

H A R P A G O N.

C'est une chose où je te réduirai.

E L I S E.

Je me tuerai plutôt, que d'épouser un tel mari.

H A R P A G O N.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouferas. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son pere?

COMEDIE. 275

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sçauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement ?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, & vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme

M 6

aussi riche que sage ; & la coquine me dit au nez ;
qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

V A L E R E.

Ce que jen dis ?

H A R P A G O N.

Oui.

V A L E R E.

Hé, hé.

H A R P A G O N.

Quoi ?

V A L E R E.

Je dis que, dans le fond , je suis de votre senti-
ment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison.
Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; &c....

H A R P A G O N.

Comment ! Le seigneur Anselme est un parti con-
sidérable , c'est un gentilhomme qui est noble ;
doux, posé, sage & fort accommodé ; & auquel
il ne reste aucun enfant de son premier mariage.
Sçauroit-elle mieux rencontrer ?

V A L E R E.

Cela est vray. Mais elle pourroit vous dire que
c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit
au moins quelque tems pour voir si son inclination
pourroit s'accorder avec....

H A R P A G O N.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux che-
veux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne
trouverois pas ; & il s'engage à la prendre sans dot.

V A L E R E.

Sans dot ?

H A R P A G O N.

Oui.

V A L E R E.

Ah ! Je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une
raison tout-à-fait convaincante ; il se faut rendre
à cela.

H A R P A G O N.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALERE.

Affûrement ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! Il n'y a pas de réplique à cela, on le sçait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye ; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vray, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon

[*à Valère.*]

argent ? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

M 7

E L I S E .

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

V A L E R E .

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &c..

E L I S E .

Mais ce mariage, Valère ?

V A L E R E .

On cherchera des biais pour le rompre.

E L I S E .

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir.

V A L E R E .

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

E L I S E .

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Médecins.

V A L E R E .

Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.



SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*

Ce n'est rien, Dieu-merci.

VALERE *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté.....

[*apercevant Harpagon.*]

Oui, il faut qu'une fille obéisse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; & lorsque la grande raison de, sans dor, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon, si je m'emporte un peu, & prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en suis ravi, & je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. [*à Elise.*] Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, & j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.VALERE *à Elise.*

Après cela, résistez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

H A R P A G O N.

Oui, tu m'obligeras, certes.

V A L E R E.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

H A R P A G O N.

Cela est vray. Il faut.....

V A L E R E.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

H A R P A G O N.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

V A L E R E adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre grâces au Ciel, de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; & sans dot rien lieu de beauré, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

H A R P A G O N *seul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domestique de la sorte!

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

AH! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre. . .

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, Monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai déconvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait?

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse- Matthieux.

C L E A N T E.

L'affaire ne se fera point?

L A F L E C H E.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

C L E A N T E.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

L A F L E C H E.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

C L E A N T E.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

L A F L E C H E.

Ah! Vrayement, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée; pour être instruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

C L E A N T E.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

L A F L E C H E.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair & net de

tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûement dressé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conduite d'aucun sermone, prétend ne donner son argent qu'au dernier dix-huit.

CLEANTE.

Au dernier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du dernier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe est-ce là? c'est plus qu'au dernier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? j'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'enfuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

C L E A N T E.

Que veut dire cela?

L A F L E C H E.

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose-fêche, avec le molet & les franges de soye.

C L E A N T E.

ue veut-il que je fasse de cela?

L A F L E C H E.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des amours de Gomband & de Macé.

Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.

C L E A N T E.

Qu'ai-je affaire, morbleu....

L A F L E C H E.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands mousquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de briques, avec deux cornues & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.

C L E A N T E.

J'enrage.

L A F L E C H E.

Doucement.

Plus un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, d'un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvelé des Grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable; & n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaît, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres; & on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE:

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa violence le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; & parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant

soit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

C L E A N T E.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

S C E N E II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON, CLEANTE
& LA FLECHE dans le fond du Théâtre.

M. S I M O N.

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver; & il en passera par tout ce que vous prescrirez.

H A R P A G O N.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à périliter; & sçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. S I M O N.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je sçaurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

H A R P A G O N.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M. S I M O N.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoissant*
M. Simon.

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre pere!

COMEDIE. 287

CLEANTE *bas à la Flèche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, & serois-tu pour me trahir?

M. SIMON *à la Flèche.*

Ah, ah! Vous êtes bien pressée! Qui vous a dit que c'étoit céans?

[*à Harpagon.*]

Ce n'est pas, moi, Monsieur, au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce sont des personnes discrètes, & vous pouvez ici vous expliquer semble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monfieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendar, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

[*M. Simon s'ensuit, & la Flèche va se cacher.*]

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'est toi, qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLEANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

H A R P A G O N.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs?

C L E A N T E.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au désir insatiable d'entraîner écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célèbres usuriers?

H A R P A G O N.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

C L E A N T E.

Qui est plus criminel à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

H A R P A G O N.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les
[seul.]

oreilles. Je ne suis pas fâché de cette aventure; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes les actions.

S C E N E I V.

F R O S I N E, H A R P A G O N.

F R O S I N E.

Monsieur...

H A R P A G O N.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler.
[à part.]
Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.



S C E.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *sans voir Frosine.*

L'aventure est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! C'est toi, mon pauvre la Flèche. D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah ! C'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici ?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens ; & profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLECHE.

De lui ? Ah, ma foi, tu feras bien fine, si tu en tires quelque chose, & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet ; & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le

Tome IV.

N

plus ferré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes grâces & ses caresses, & *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu! Je sçais l'art de traire les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de charoiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

L A F L E C H E.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est ture là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûe d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; & si... Mais il revient, je me retire.

S C E N E VI.

H A R P A G O N, F R O S I N E.

H A R P A G O N.

[*bas à part.*]

[*haut.*]

Tout va comme il faut. Hé bien? Qu'est-ce, Frosine?

F R O S I N E.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vray visage de santé!

H A R P A G O N.

Qui? Moi?

COMEDIE.

291

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & figaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINEs

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'est-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous! Vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Affûrement. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien? Qu'est-ce que cela veut dire?

N z

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

HARPAGON.

Est-il possible?

F

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joye; & quand j'eului ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; & je ferai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre vi-

site à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire pour venir ensuite au soupé.

H A R P A G O N.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

F R O S I N E.

Voilà justement son affaire.

H A R P A G O N.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

F R O S I N E.

Comment? C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

H A R P A G O N.

Douze mille livres de rente!

F R O S I N E.

Oui. Premièrement, elle est nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quarr. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en ha-

bits & bijoux, cela fait neuf mille livres, & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

H A R P A G O N.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

F R O S I N E.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

H A R P A G O N.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chose.

F R O S I N E.

Mon Dieu! Vous toucherez assez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

H A R P A G O N.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits défordres qui ne m'accommoderoient pas.

F R O S I N E.

Ah! Que vous la connoissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

H A R P A G O N.

Elle?

F R O S I N E.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue

parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûe d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; & sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux, & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

N.4

H A R P A G O N .

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

F R O S I N E .

Il faut être folle fiée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là.

H A R P A G O N .

C'est ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, & leurs esto-macs débraillés.

F R O S I N E .

Hé ! Cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vûe ; & c'est ainsi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

H A R P A G O N .

Tu me trouves bien ?

F R O S I N E .

Comment ? Vous êtes à ravir, & votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

H A R P A G O N .

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

F R O S I N E .

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous fied point mal, & vous avez grace à tousser.

H A R P A G O N .

Di-moi un peu, Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

F R O S I N E .

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous,

vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air sérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sçauvez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah! Que vous lui plâirez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais, sur-tout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend son air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds; & quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.*] La joye éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. [*Harpagon reprend en-*

N 5

core un air sérieux.] Cela me remettra sur pied, & je vous en ferai éternellement obligée.

H A R P A G O N.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

F R O S I N E.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sçauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

H A R P A G O N.

Je mettrai ordre que mon carosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

F R O S I N E.

J'ene vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

H A R P A G O N.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

F R O S I N E.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

H A R P A G O N.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

F R O S I N E *seule.*

Que la fièvre te serre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE,
DAME CLAUDE tenant un balai, MAIS-
TRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA
MERLUCHE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-ça tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, & règle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; & surtout, prenez garde de ne point froter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous confie, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelque-une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES à part.

Châtiment politique.

HARPAGON à Dame Claude.

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE;
MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE,
LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, &

de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. J A C Q U E S à part.

Où, le vin pur monte à la tête.

L A M E R L U C H E.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

H A R P A G O N.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; & gardez bien de gâter vos habits.

B R I N D A V O I N E.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

L A M E R L U C H E.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler....

H A R P A G O N à la Merluche.

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

[à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.]

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

S C E N E III.

H A R P A G O N, C L E A N T E, E L I S E,
V A L E R E, M A I S T R E J A C Q U E S.

H A R P A G O N.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse

aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Où, mon pere,

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE,
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous scavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel oeil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

Vous ferez sagement.

S C E N E V.

H A R P A G O N, V A L E R E,

M A I S T R E J A C Q U E S.

H A R P A G O N.

Valère, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. J A C Q U E S.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler; car je suis l'un & l'autre.

H A R P A G O N.

C'est à tous les deux.

M. J A C Q U E S.

Mais à qui des deux le premier?

H A R P A G O N.

Au cuisinier.

M. J A C Q U E S.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paraît vêtu en cuisinier.*]

H A R P A G O N.

Quelle diante de cérémonie est-ce-là?

M. J A C Q U E S.

Vous n'avez qu'à parler.

H A R P A G O N.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. J A C Q U E S *à part.*

Grande merveille!

H A R P A G O N.

Di-moi un peu, Nous feras-tu bonne chère?

M. J A C Q U E S.

Oui; si vous me donnez bien de l'argent.

H A R P A G O N.

Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

V A L E R E.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant, mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. J A C Q U E S.

Bonne chère avec peu d'argent?

V A L E R E.

Oui.

M. J A C Q U E S à Valère.

Par ma foi, Monsieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factorum.

H A R P A G O N.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. J A C Q U E S.

Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

H A R P A G O N.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. J A C Q U E S.

Combien ferez-vous de gens à table?

H A R P A G O N.

Nous ferons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

V A L E R E.

Cela s'entend.

M. J A C Q U E S.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq
aïlettes... Potages.... Entrées....

H A R P A G O N.

Que diable ! Voilà pour traiter une ville toute entière.

M. J A C Q U E S.

Rôt....

H A R P A G O N *mettant la main sur la bouche*
de maître Jacques.

Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.

M. J A C Q U E S.

Entremêts. . . .

H A R P A G O N *mettant encore la main sur la*
bouche de maître Jacques.

Encore ?

V A L E R E *à maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le
monde ; & Monsieur a-t-il invité des gens pour les
assassiner à force de mangeaille ? Allez vous-en lire
un peu les préceptes de la santé, & demander aux
Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à
l'homme, que de manger avec excès.

H A R P A G O N.

Il a raison.

V A L E R E.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils,
que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de
trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami
de ceux que l'on invire, il faut que la frugalité ré-
gne dans les repas qu'on donne, & que, suivant le
dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre, &
non pas vivre pour manger.

H A R P A G O N.

Ah ! Que cela est bien dit ! Approche que je t'em-
brasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence
que j'aye entendue de ma vie. Il faut vivre pour
manger, & non par manger pour vi... Non, ce
n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

V A L E R E.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre
pour manger.

H A R-

HARPAGON.

[à M. Jacques.]

[à Valère.]

Où. Entends-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guères & qui rassassent d'abord; quelque bon haricort bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. Vous dites....

[M. Jacques remet sa casaque.]

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire....

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point. & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. J A C Q U E S.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

H A R P A G O N.

Le travail ne fera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. J A C Q U E S.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

V A L E R E.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. J A C Q U E S.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

V A L E R E.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. J A C Q U E S.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

H A R P A G O N.

Paix.

M. J A C Q U E S.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flatteurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne font rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous;

car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye; & , après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sçais fort bien que vous vous mettez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire; c'est me faire plaisir; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que

je vous dise? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*
Vous êtes un Sor un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.
Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.
Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.
Morbieu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.
Ah! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.
[*bas à part.*]

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il est assez sot pour me craindre, le froter quelque peu. [*haut*]
Sçavez-vous bien, Monsieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; & que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

[*M. Jacques pousse Valère jusqu'au bout du Théâtre, en le menaçant.*]

COMEDIE.

309

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur Maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment? Un bâton!

[Valère fait reculer maître Jacques à son tour.]

M. JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le disois en raillant.

310 L' A V A R E,

V A L E R E.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[Valère donnant des coups de bâton à Maître Jacques.]

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. J A C Q U E S *seul*.

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier, déformais j'y renonce; & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce Monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.

S C E N E VII.

M A R I A N E, F R O S I N E, M A I S T R E
J A C Q U E S.

F R O S I N E.

Sçavez-vous, Maître Jacques, si votre Maître est au logis?

M. J A C Q U E S.

Oui, vraiment, il y est; je ne le sçais que trop.

F R O S I N E.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

S C E N E VIII.

M A R I A N E, F R O S I N E.

M A R I A N E.

Ah! Que je suis, Frosine, dans un étrange état, & s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

F R O S I N E.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude?

M A R I A N E.

Helas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

F R O S I N E.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

M A R I A N E.

Oui. C'est une chose, Frofine, dont je ne veux pas me défendre; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

F R O S I N E.

Mais avez-vous sçu quel il est?

M A R I A N E.

Non. Je ne sçais point quel il est. Mais je sçais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

F R O S I N E.

Mon Dieu! Tous ces blondins sont agréables & débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; & sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

M A R I A N E.

Mon Dieu! Frofine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

M A R I A N E.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCENE IX.

H A R P A G O N, M A R I A N E, F R O S I N E.

H A R P A G O N à *Mariane*.

N^e vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sçais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; & je maintiens & garantis que vous êtes un astre; mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

F R O S I N E.

C'est qu'elle est encore toute surprise; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

H A R P A G O N.

[à *Frosine*.] [à *Mariane*.]

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.



S C E.

COMEDIE. 313

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.
Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.
Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; &
c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.
Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe
croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*
O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*
Que dit la belle?

FROSINE.
Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.
C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable
mignonne.

MARIANE *à part.*
Quel animal?

HARPAGON.
Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*
Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE
CLEANTE, VALERE, FROSINE,
BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la ré-
vérence.

Fin IV.

○

M A R I A N E *has à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

F R O S I N E *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

H A R P A G O N.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je fera bientôt défait & de l'un & de l'autre.

C L E A N T E *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure ou, sans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

M A R I A N E.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle aventure.

C L E A N T E.

Il est vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, & c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroitra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra, que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, sçachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; & que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

H A R P A G O N.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire!

M A R I A N E.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que

les choses sont fort égales; & que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A-t-elle compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sçait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage; & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne suis point capable d'en changer; & je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continue encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

CLEANTE.

Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette

ici à la place de mon pere, & vous avoue, que je n'ai rien vû dans le monde de si charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; & les obstacles les plus puissans...

H A R P A G O N.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

C L E A N T E.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

H A R P A G O N.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous. Allons, donnez des sièges.

F R O S I N E.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

H A R P A G O N à Brindavoine.

Qu'on mette donc les chevaux au carosse.

S C E N E XII.

H A R P A G O N, M A R I A N E, E L I S E, C L E A N T E, V A L E R E, F R O S I N E.

H A R P A G O N à Mariane.

Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

C L E A N T E.

J'y ai pourvû mon pere, & j'ai fait apporter ici

quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valère.*
Valère.

VALERE *à Harpagon.*
Il a perdu le sens.

CLEANTE.
Est-ce que vous trouvez mon pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.
C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.
Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.
Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.
Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *se mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.
Moi?

CLEANTE.
N'est-il pas vray, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à son fils.*

Comment?

CLEANTE.

[à Mariane.]

318 L' A V A R E,

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter.

M A R I A N E.

Je ne veux point...

C L E A N T E *à Mariane.*

Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

H A R P A G O N *à part.*

J'enrage.

M A R I A N E.

Ce seroit...

C L E A N T E *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

M A R I A N E.

De grace...

C L E A N T E.

Point du tout.

H A R P A G O N *à part.*

Peste soit...

C L E A N T E.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

H A R P A G O N *bas à son fils.*

Ah, traître!

C L E A N T E *à Mariane.*

Vous voyez qu'il se désespère.

H A R P A G O N *bas à son fils, en le menaçant.*
Bourreau que tu es!

C L E A N T E.

Mon pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

H A R P A G O N *bas à son fils, avec emportement.*
Pendard!

C L E A N T E.

Vous êtes cause, Madame, que mon pere me querelle.

COMEDIE. 319

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur...

Ah! Je suis mort.

C L E A N T E.

Qu'est-ce mon pere? Vous êtes-vous fait mal?

H A R P A G O N.

Le traître, assurément, a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

V A L E R E à Harpagon.

Cela ne fera rien.

L A M E R L U C H E à Harpagon.

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vite.

H A R P A G O N.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

L A M E R L U C H E.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

H A R P A G O N.

Qu'on les mène promptement chez le Maréchal.

C L E A N T E.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

S C E N E X V.

H A R P A G O N, V A L E R E.

H A R P A G O N.

V alère, aye un peu l'œil à tout cela; & prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

V A L E R E.

C'est assez.

H A R P A G O N seul.

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troisième Acte.

A C-

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

RENTRONS ici; nous ferons beaucoup mieux
Il n'y a plus autour de nous personne de suspect
& nous pouvons parler librement.

ELISE.
Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de
la passion qu'il a pour vous. Je sçais les chagrins
& les déplaisirs que sont capables de causer de pa-
reilles traverses; & c'est, je vous assure, avec une
tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses
intérêts une personne comme vous; & je vous con-
jure, Madame, de me garder toujours cette géné-
reuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés
de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un
& l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci,
avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute,
détourné de cette inquiétude; & n'aurois point ame-
né les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée, qui l'a
voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelle résolu-
tions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis-je en pouvoir de faire des résolutions;
& dans la dépendance où je me vois, puis-je
former que des souhaits?

C L E A N T E.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits, point de pitié officieuse, point de secourable bonté, point d'affection agissante?

M A R I A N E.

Que sçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienfiance.

C L E A N T E.

Hélas! Où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienfiance?

M A R I A N E.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne sçaurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

C L E A N T E.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir!

F R O S I N E.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

C L E A N T E.

Songez un peu, je te prie.

MARIANE.
Ouvre-nous des lumières.

E L I S E.
Trouve quelque invention pour rompre ce que as fait.

F R O S I N E.
[à Mariane.]

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au pere.

[à Cléante.]
Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

C L E A N T E.
Cela s'entend.

F R O S I N E.
Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne fera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

C L E A N T E.
Tu as raison.

F R O S I N E.
Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il

ne prêtât l'oreille à la proposition, car enfin, il vous aime fort, j'en sçais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquise.

C L E A N T E.

Tout cela est fort bien pensé.

F R O S I N E.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

C L E A N T E.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Marianne, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

M A R I A N E.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.

S C E N E II.

H A R P A G O N, C L E A N T E, M A R I A N E,
E L I S E, F R O S I N E.

H A R P A G O N à part, sans être apperçu.

Ouais? Mon fils baise la main de sa prétendue belle-mere, & sa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules; & j'ai besoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

Or ça, intérêt de belle-mere à part, que te semble, à toi, de cette personne.

CLEANTE.

Ce qui m'en semble?

HARPAGON.

Oui; de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en dégoûter; car belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant...

C L E A N T E.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais
c'étoit pour vous plaire.

H A R P A G O N.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour
elle!

C L E A N T E.

Moi? Point du tout.

H A R P A G O N.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit
venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, ré-
flexion sur mon âge; & j'ai songé qu'on pourra
trouver à redire de me voir marier à une jeune
personne. Cette considération m'en faisoit quitter
le dessein; &, comme je l'ai fait demander, &
que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois
donnée, sans l'averfion que tu témoignes.

C L E A N T E.

A moi?

H A R P A G O N.

A toi.

C L E A N T E.

En mariage?

H A R P A G O N.

En mariage.

C L E A N T E.

Ecoutez. Il est ~~vray~~ qu'elle n'est pas fort à mon
goût; mais, pour vous faire plaisir, mon pere, je
me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

H A R P A G O N.

Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penfes. Je
ne veux point forcer ton inclination.

C L E A N T E.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour
de vous.

H A R P A G O N.

Non, non. Un mariage ne sçauroit être heureux
où l'inclination n'est pas.

C L E A N T E.

C'est une chose, mon pere, qui peut-être viendra

ensuite ; & l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au-lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLEANTE,

Hé bien, mon pere, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme, & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLEANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLEANTE.

Fort bien, mais, sans sçavoir qui j'étois ; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLEANTE.

Sans doute ; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

H A R P A G O N.
A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

C L E A N T E.

Oui, fort civilement.

H A R P A G O N.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour?

C L E A N T E.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

H A R P A G O N.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. Or sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

C L E A N T E.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

H A R P A G O N.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

C L E A N T E.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en datte.

H A R P A G O N.

Ne suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect?

C L E A N T E.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déferer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

H A R.

COMEDIE. 329

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups
de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE,

MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

Hé, hé, hé! Messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES à *Cléante*.

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES à *Harpagon*.

Ah! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES à *Cléante*.

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES à *Harpagon*.

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison,

M. J A C Q U E S.

[à Cleante.]

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

H A R P A G O N.

J'aime une fille que je veux épouser, & le pendar d'a l'insolence de l'aimer avec moi; & d'y prétendre, malgré mes ordres,

M. J A C Q U E S.

Ah! Il a tort.

H A R P A G O N.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere, & ne doit-il pas par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

M. J A C Q U E S.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLEANTE à Maître Jacques qui s'approche de lui.

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit; & je veux bien aussi me rapporter à toi Maître Jacques, de notre différend.

M. J A C Q U E S.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

C L E A N T E.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. J A C Q U E S.

Il a tort, assurément.

C L E A N T E.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui

[à Harpagon.]

dire deux mots. Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; & que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[à Cléante.]

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colère, qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les respects & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JACQUES à Harpagon.

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES à Cléante.

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué.

M. J A C Q U E S.

Messieurs vous n'avez qu'à parler ensemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous querreller, faute de vous entendre.

C L E A N T E.

Mon pauvre Maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

M. J A C Q U E S.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

H A R P A G O N.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques; & cela mérite une récompense.

[Harpagon fouille dans sa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant.]

Va, je m'en souviendrai, je t'assûre.

M. J A C Q U E S.

Je vous baise les mains.

S C E N E V.

H A R P A G O N, C L E A N T E.

C L E A N T E.

Je vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

H A R P A G O N.

Cela n'est rien.

C L E A N T E.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

H A R P A G O N.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

C L E A N T E.

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute !

COMEDIE. 333

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi? Ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, je ne vous demande plus rien, & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de vous; & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

334 L' A V A R E,

H A R P A G O N.

Oui.

C L E A N T E.

Point du tout.

H A R P A G O N.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

C L E A N T E.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

H A R P A G O N.

Quoi, pendard, dèrechef?

C L E A N T E.

Rien ne me peut changer.

H A R P A G O N.

Laisse-moi faire, traître!

C L E A N T E.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

H A R P A G O N.

Je te défends de me jamais voir.

C L E A N T E.

A la bonne heure.

H A R P A G O N.

Je t'abandonne.

C L E A N T E.

Abandonnez.

H A R P A G O N.

Je te renonce pour mon fils.

C L E A N T E.

Soit.

H A R P A G O N.

Je te déshérite.

C L E A N T E.

Tout ce que vous voudrez.

H A R P A G O N.

Et je te donne ma malédiction.

C L E A N T E.

Je n'ai que faire de vos dons.

COMEDIE.

335.

SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vite.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLECHE.

Le trésor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous sçavez tout. Sauvons-nous; j'en entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qu'il peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-

il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. [*à lui-même, se prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin.... Ah! C'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis; & ce que je fais. Hélas! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; & , puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye, tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus. je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fille, & à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé? De quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde, & , si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-moi faire. Je sçais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; &, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; &, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles especes étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & pistoles bien trebuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville & les fauxbourgs.

Tome IV.

P

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

S C E N E II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE,
MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON à Maître Jacques,
Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.
Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.
Il n'est pas question de cela; &, voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE à M. Jacques.
Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.
Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE.
Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.
Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sçais faire; & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.
Ce n'est pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son cœonomie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin! & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*
Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous fera fait aucun mal, & vous serez récompensé comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils, & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*
Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter, & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère!

M. JACQUES.

Oui.

H A R P A G O N.

Lui, qui me paroît si fidèle?

M. J A C Q U E S.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

H A R P A G O N.

Et sur quoi le crois-tu?

M. J A C Q U E S.

Sur quoi?

H A R P A G O N.

Oui.

M. J A C Q U E S.

Je le crois... sur ce que je le crois.

L E C O M M I S S A I R E.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

H A R P A G O N.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. J A C Q U E S.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

H A R P A G O N.

Dans le jardin.

M. J A C Q U E S.

Justement. Je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

H A R P A G O N.

Dans une cassette.

M. J A C Q U E S.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

H A R P A G O N.

Et cette cassette comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. J A C Q U E S.

Comment elle est faite?

H A R P A G O N.

Oui.

M. J A C Q U E S.

Elle est faite.. Elle est faite comme une cassette.

L E C O M M I S S A I R E.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. J A C Q U E S.

C'est une grande cassette.

COMEDIE.

341

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle est petite, si on le veut prendre par là, mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est de couleur, ... Là, d'une certaine couleur...

Ne sçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, grise.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément, Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! A qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monsieur, le voici qui revient. Nelui allez-pas dire au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, vien confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur?

H A R P A G O N.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

V A L E R E.

De quel crime voulez-vous donc parler?

H A R P A G O N.

De quel crime je veux parler, infame, comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

V A L E R E.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. J A C Q U E S *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné sans y penser?

V A L E R E.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

H A R P A G O N.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

V A L E R E.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vray que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

H A R P A G O N.

Comment pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

V A L E R E.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

H A R P A G O N.

Le mal n'est pas si grand que je le fais? Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard?

V A L E R E.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui

point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, & que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! Me le demandez-vous.

HARPAGON.

Oui, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'amour.

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! L'amour de mes lous d'or.

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

VALERE.

C'est un trésor, il est vray, & le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne fera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

H A R P A G O N.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

V A L E R E.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & a-
vons fait serment de ne nous point abandonner.

H A R P A G O N.

Le serment est admirable, & la promesse plaisante!

V A L E R E.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

H A R P A G O N.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

V A L E R E.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

H A R P A G O N.

C'est être bien endiablé après mon argent.

V A L E R E.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point
l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait.
Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous
pensez; & un motif plus noble m'a inspiré cette
résolution.

H A R P A G O N.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut
avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la
Justice, pependard effronté, me va faire raison de tout.

V A L E R E.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà
prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira;
mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y
a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser,
& que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement
coupable.

H A R P A G O N.

Je le crois bien, vraiment; il seroit fort étrange
que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je
veux ravoit mon affaire, & que tu me confesses en
quel endroit tu me l'as enlevée.

V A L E R E.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle est encore
chez vous.

H A R-

HARPAGON.

[*bas à part.*] O ma chère cassette! Elle n'est point sortie de ma maison? [*haut.*]

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort aussi-bien qu'à moi; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête!

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle; comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sçait la vérité de cette aventure; & elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoi! Ma servante est complice de l'affaire?

VALERE.

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

[*à part.*] HARPAGON.

Hé? Est-ce que la peur de la Justice le fait extra-

[*à Valère.*]

vagner? Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALERE.

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du

monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

H A R P A G O N.
La pudeur de qui?

V A L E R E.
De votre fille; & c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

H A R P A G O N.
Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

V A L E R E.
Oui, Monsieur; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

H A R P A G O N.
O Ciel! Autre disgrâce!

M. J A C Q U E S *au Commissaire.*
Ecrivez, Monsieur, écrivez.

H A R P A G O N.
Rengrègement de mal! Surcroît de désespoir!
[*au Commissaire.*]

Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, & dressez-lui-moi son procès comme larron, & comme suborneur.

M. J A C Q U E S.
Comme larron, & comme suborneur.

V A L E R E.
Ce sont des noms qui ne me sont point dûs; & quand on sçaura qui je suis.....

SCENE IV.

H A R P A G O N , E L I S E , M A R I A N E
V A L E R E , F R O S I N E , M A I S T R E .
J A C Q U E S , U N C O M M I S S A I R E .

H A R P A G O N .

Ah! Fille scélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un & l'autre.
[*à Elise.*]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; & une bonne potence me fera raison de ton audace.

V A L E R E.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; & l'on m'écouterà, au moins, avant que de me condamner.

H A R P A G O N.

Je me suis abusé de dire une potence; & tu seras roué tout vif.

E L I S E *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion; & donnez-vous le tems de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez, il est tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous sçauvez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous sçavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont....

H A R P A G O N.

Tout cela n'est rien, & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

E L I S E.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

H A R P A G O N.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Justice fasse son devoir.

M J A C Q U E S *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

F R O S I N E *à part.*

Voici un étrange embarras.



SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la Justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné, mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête Commissaire, qui n'oubliera rien; à ce qu'il m'a dit de la fonction de son office. [*au Commissaire, montrant Valere.*] Chargez-le, comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où

VOUS

vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on sçaura ce que je suis.

H A R P A G O N.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

V A L E R E.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

A N S E L M E.

Tout beau, prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

V A L E R E.

Je ne suis point homme à rien craindre, & si Naples vous est connu, vous sçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

A N S E L M E.

Sans doute, je le sçais, & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

H A R P A G O N.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de [Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.] Dom Martin.

A N S E L M E.

De grace, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

V A L E R E.

Je veux dire, que c'est lui qui m'a donné le jour.

A N S E L M E.

Lui?

V A L E R E.

Oui.

A N S E L M E.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre histoire qui vous puisse mieux réussir, & ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

V A L E R E.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; & je n'avance rien, qu'il ne me soit aisé de justifier.

A N S E L M E.

Quoi? Vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci?

V A L E R E.

Oui, je l'ose; & suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

A N S E L M E.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt sur mer avec ses enfans & sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

V A L E R E.

Oui: mais apprenez, pour vous confondre vous, que son fils âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau Espagnol, & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai scû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise, que cette vûe me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour, & les sévérités de son pere me firent prendre la résolution de m'introduire, dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

A N S E L M E.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

V A L E R E.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un brasselet d'agate que ma mere m'a-

voit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

M A R I A N E.

Hélas! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

V A L E R E.

Vous, ma sœur!

M A R I A N E.

Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, & ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mere & moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous passâmes à Gênes, où ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée, & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

A N S E L M E.

O Ciel! Quels sont les traits de ta puissance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos transports à ceux de votre pere.

V A L E R E.

Vous êtes notre pere?

M A R I A N E.

C'est vous que ma mere a tant pleuré?

A N S E L M E.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage personne, la consolation de quelque

352 L' A V A R E,

nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours, &c, ayant sçu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

H A R P A G O N *à Anselme.*
C'est-là votre fils?

A N S E L M E.

Oui.

H A R P A G O N.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

A N S E L M E.

Lui, vous avoir volé?

H A R P A G O N.

Lui-même.

V A L E R E.

Qui vous dit cela?

H A R P A G O N.

Maître Jacques.

V A L E R E *à Maître Jacques.*

C'est toi qui le dis?

M. J A C Q U E S.

Vous voyez que je ne dis rien.

H A R P A G O N.

Oui. Voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu la déposition.

V A L E R E.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

H A R P A G O N.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

S C E N E D E R N I E R E.

H A R P A G O N, A N S E L M E, E L I S E, M A R I A -
N E, C L E A N T E, V A L E R E, F R O S I N E,
U N C O M M I S S A I R E, M A I S T R E J A C -
Q U E S, L A F L E C H E.

C L E A N T E.

N e v o u s t o u r m e n t e z p o i n t, m o n p e r e, & n ' a c c u -

sez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, & je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons, & tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez, & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE à Cleante.

Mais vous ne sçavez pas que ce n'est pas assez,
[montrant Valère.]

que ce consentement; & que le Ciel, avec un
[montrant Anselme.]

frere que vous voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELM E.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plutôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine & entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

A N S E L M E.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

H A R P A G O N.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

A N S E L M E.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

H A R P A G O N.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

A N S E L M E.

D'accord. Allons jouir de l'allegrèſſe que cet heureux jour nous préſente.

L E C O M M I S S A I R E.

Holà, Meſſieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

H A R P A G O N.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

L E C O M M I S S A I R E.

Qui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

H A R P A G O N *montrant Maître Jacques.*
Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. J A C Q U E S.

Hélas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vray; & on me veut pendre pour mentir.

A N S E L M E.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette impoſture.

H A R P A G O N.

Vous payerez donc le Commiſſaire?

A N S E L M E.

Soit. Allons vite faire part de notre joye à votre mere.

H A R P A G O N.

Et moi, voir ma chère caſſette.



Comédie en prose & en cinq Actes, représentée à Paris
sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Septembre 1668.

CETTE excellente Comédie avoit été donnée au Public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Festin de Pierre parce qu'il étoit en prose, avoit fait tomber l'Avare. Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des Critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au Public le tems de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le Public, qui à la longue se rend toujours au bon, donna à cet Ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes Comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce stile ordinaire où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embelliroit pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plante avoit imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'Avare & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est tout l'invention de la Scène du jeune-homme qui vient avouer le rapt, & quel'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plante n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait seul : l'Amant de la fille ne paroît que dans cette Scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paroît point du tout.

Tout le reste de la Pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries ; il n'en a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal-à propos) aux Spectateurs, dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. (Quid est quod ridetis ? Novi omnes, scio fratres hic esse complures.)* Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième, *Ostende tertiam ?*

Mais si l'on veut connoître la différence du stile de Plaute & du stile de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de son Avare. Plaute dit :

*Clamat suam rem perisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exiit foras,*

*Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ forte amittat dormiens;*

Etiāme obturat inferiorem gutturem? &c.

*Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée
de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la
bouche pendant la nuit, de peur de perdre son soufflé.
Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?*

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce Comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avoit d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'Avare de Molière quelques expressions grossières, comme, *Je suis l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaises plaisanteries, comme, *Je marierois, si je l'avois entrepris, le Grand-Turc & la République de Venise*

Cette Comédie a été traduite en plusieurs Langues, & jouée sur plus d'un Théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres Pièces de Molière, mais les Pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du Traducteur. Un Poète Anglois nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais Poète, la donna en Anglois du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa Préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais Pièce Française n'a été maniée par un de nos Poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des François; mais c'est par paresse: c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La Pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. *M. Fielding*, meilleur Poète & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de Dialogue particulières à sa Nation, & sa Pièce a eu près de trente Représentations, succès très rare à Londres, où les Pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

Fin du Tome quatrième.

S 1680(4)

Vol 18-3 ϕ

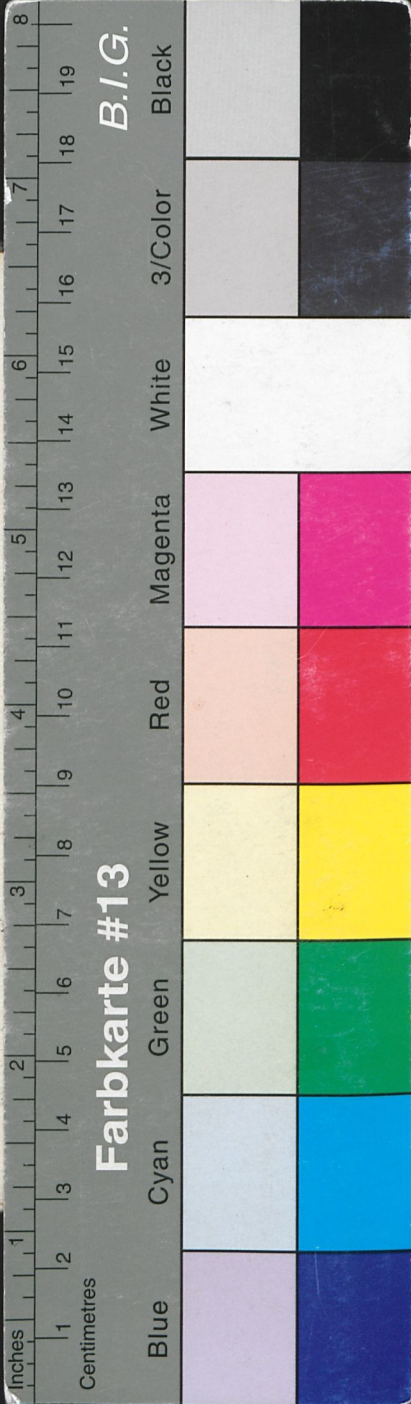
ULB Halle

007 142 706



3

n



OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur & des
Remarques Historiques & Critiques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG.

z ARKSTEE & MER

MDCCLXV.

